

La pandémie et le système mondial

Par : Ignacio Ramonet

<https://www.telesurtv.net/opinion/La-pandemia-y-el-sistema-mundo-20200426-0014.html>

Tout va si vite. Aucune pandémie n'a jamais été aussi fulgurante et d'une telle ampleur. Apparu il y a tout juste cent jours dans une ville lointaine et inconnue, un virus a déjà fait le tour du monde, forçant des milliards de personnes à rentrer chez elles. Quelque chose que l'on ne peut imaginer que dans la fiction post-apocalyptique...

UN FAIT SOCIAL TOTAL

Tout va si vite. Aucune pandémie n'a jamais été aussi fulgurante et d'une telle ampleur. Apparu il y a tout juste cent jours dans une ville lointaine et inconnue, un virus a déjà fait le tour du monde, forçant des milliards de personnes à rentrer chez elles. Quelque chose que l'on ne peut imaginer que dans la fiction post-apocalyptique...

À l'heure actuelle, personne n'ignore que la pandémie n'est pas seulement une crise sanitaire. C'est ce que les sciences sociales décrivent comme un "fait social total", en ce sens qu'il bouleverse toutes les relations sociales, et qu'il choque tous les acteurs, institutions et valeurs.

L'humanité vit - avec peur, souffrance et perplexité - une expérience inaugurale. Vérifier concrètement que cette théorie de la "fin de l'histoire" est une erreur... Découvrir que l'histoire, en réalité, est imprévisible. Nous sommes confrontés à une situation énigmatique. Sans précédent[1]. Personne ne sait comment interpréter et clarifier cet étrange moment d'une telle opacité, où nos sociétés continuent de trembler sur leurs fondations comme si elles étaient secouées par un cataclysme cosmique. Et il n'y a aucun signe pour nous guider... Un monde s'effondre. Lorsque toute vie s'achève, elle ne sera plus la même.

Il y a quelques semaines à peine, des dizaines de manifestations populaires s'étaient étendues à l'échelle de la planète, de Hong Kong à Santiago du Chili, en passant par Téhéran, Bagdad, Beyrouth, Alger, Paris, Barcelone et Bogota. Le nouveau coronavirus les a éteints un à un en se répandant, rapidement et furieusement, dans le monde entier... Aux scènes de masses festives occupant les rues et les places, suivent les images insolites d'avenues vides, muettes et spectrales. Des emblèmes silencieux qui marqueront à jamais le souvenir de cet étrange moment.

Nous subissons dans notre propre existence le fameux "effet papillon" : quelqu'un, à l'autre bout de la planète, mange un étrange animal et trois mois plus tard, la moitié de l'humanité est en quarantaine... Preuve que le monde est un système dans lequel chaque élément qui le compose, aussi insignifiant qu'il puisse paraître, interagit avec les autres et finit par influencer l'ensemble.

Angoissés, les citoyens se tournent vers la science et les scientifiques - comme par le passé vers la religion - implorant la découverte d'un vaccin salvateur dont le processus nécessitera de longs mois. Parce que le système immunitaire humain a besoin de temps pour produire des anticorps, et que certains effets secondaires dangereux peuvent prendre du temps à se manifester...

Les gens cherchent également refuge et protection dans l'État, qui, après la pandémie, pourrait revenir en force au détriment du marché. En général, plus la peur collective est traumatisante, plus le désir d'État, d'Autorité, d'Orientation, renaît. En revanche, les organisations internationales et multilatérales de toutes sortes (ONU, Croix-Rouge internationale, G7, G20, FMI, OTAN, Banque mondiale, OEA, OMC, etc.) n'ont pas été à la hauteur du drame, en raison de leur silence ou de leur incongruité. La planète découvre, stupéfaite, qu'il n'y a pas de commandant à bord... Discreditée pour sa complicité structurelle avec les multinationales pharmaceutiques [2], l'Organisation mondiale de la santé (OMS) elle-même n'a pas l'autorité suffisante pour assumer, comme elle le devrait, le leadership de la lutte mondiale contre ce nouveau fléau.

Pendant ce temps, les gouvernements assistent impuissants à la propagation inéluctable de ce nouveau fléau sur tous les continents [3]. Contre lequel il n'existe ni vaccin, ni médicament, ni cure, ni traitement qui éliminera le virus de l'organisme [4] ... Et qui durera [5] ... Tant que le germe restera présent dans un pays, les réinfections seront inévitables et cycliques. Il est très probable que cette épidémie ne sera pas stoppée avant que le germe n'ait infecté environ 60% de l'humanité.

Ce qui semblait dystopique et typique des dictatures de science-fiction est devenu "normal". Les gens sont condamnés à une amende s'ils quittent leur maison pour se dégourdir les jambes ou pour promener leur chien. Nous acceptons que notre téléphone portable garde un œil sur nous et nous signale aux autorités. Et il est proposé que quiconque sort dans la rue sans son téléphone soit puni et emprisonné.

L'autisme néo-libéral de longue date est largement critiqué, notamment en raison de ses politiques dévastatrices de privatisation pure et simple des systèmes de santé publique qui se sont avérées criminelles et qui se révèlent absurdes. Comme l'a dit Yuval Noah Harari : "Les gouvernements qui ont économisé de l'argent ces dernières années en réduisant les services de santé vont maintenant dépenser beaucoup plus à cause de l'épidémie [6]. "6] Les cris d'agonie des milliers de malades qui sont morts à cause du manque de lits dans les unités de soins intensifs (USI) condamnent depuis longtemps les fanatiques de la privatisation, des coupes et des politiques d'austérité.

On parle maintenant ouvertement de nationalisation, de délocalisation, de réindustrialisation, de souveraineté pharmaceutique et de soins de santé. On utilise à nouveau un mot que les néolibéraux ont stigmatisé, acculé et banni : la solidarité. L'économie mondiale est paralysée par la première quarantaine mondiale de l'histoire. Partout dans le monde, il y a une crise de l'offre et de la demande. Quelque 170 pays (sur les 195 qui existent) auront une croissance négative en 2020. En d'autres termes, une tragédie économique pire que la Grande Récession de 1929. Des millions d'hommes d'affaires et de travailleurs se demandent s'ils vont mourir du virus ou de la faillite et du chômage.

David Beasley, directeur exécutif du Programme alimentaire mondial (PAM), a mis en garde contre la situation catastrophique qui se profile à l'horizon : "Nous sommes au bord d'une "pandémie de malnutrition". Le nombre de personnes souffrant de la faim sévère pourrait doubler d'ici la fin de l'année, dépassant les 250 millions de personnes... " Personne ne sait qui s'occupera des campagnes, si les récoltes seront perdues, si la nourriture manquera, si nous reviendrons au rationnement... L'apocalypse frappe à notre porte.

La seule lueur d'espoir est que, la planète étant en mode pause, l'environnement a pris une pause. L'air est plus clair, la végétation plus étendue, la vie animale plus libre. La pollution atmosphérique qui tue des millions de personnes chaque année a reculé. Soudain, débarrassée des saletés de la pollution, la nature est redevenue si belle... Comme si l'ultimatum à la Terre que nous adresse le coronavirus était aussi un ultime avertissement désespéré sur notre route suicidaire vers le changement climatique : "Attention ! Prochain arrêt : l'effondrement. »

Sur la scène géopolitique, l'irruption spectaculaire d'un acteur inconnu - le nouveau coronavirus - a complètement bouleversé l'échiquier du monde-système. Sur tous les fronts de guerre - Libye, Syrie, Yémen, Afghanistan, Sahel, Gaza, etc. - les combats ont été suspendus. Le fléau a imposé de facto, avec plus d'autorité que le Conseil de sécurité lui-même, une Pax Coronavirica efficace...

En politique internationale, la gestion épouvantable de cette crise par le président Donald Trump porte un coup sévère au leadership mondial des États-Unis, qui n'a pu s'aider lui-même ni personne d'autre. La Chine, en revanche, après un départ erratique dans la lutte contre le nouveau fléau, a réussi à se redresser, à envoyer de l'aide à une centaine de pays, et semble avoir surmonté le plus grand traumatisme subi par l'humanité depuis des siècles. L'avenir du nouvel ordre mondial pourrait être en jeu dès maintenant...

En tout cas, la réalité choquante est que les puissances les plus puissantes et les technologies les plus sophistiquées se sont révélées incapables d'arrêter l'expansion mondiale de covid-19 [8], une maladie causée par le coronavirus SRAS-CoV-2 [9], le nouveau grand tueur planétaire.

LE CORONAVIRUS

Le nombre de victimes ne cesse de croître... À l'heure où nous écrivons, le nombre de morts dépasse les cent cinquante mille... Les personnes contaminées dépassent les deux millions et demi... Et celles confinées chez elles sont plus de quatre milliards... Ce dernier cas ne s'était jamais produit non plus... Les mots "confinement" et "quarantaine" qui semblaient appartenir à des temps oubliés et au lexique médiéval sont devenus des mots courants. Celles qui illustrent finalement le mieux notre anomalie actuelle.

Il y a une controverse, au plus haut niveau [10], sur l'origine de ce virus apparu à Wuhan (Hubei, Chine). Comme le "patient zéro"[11], c'est-à-dire la première contagion de l'animal à l'homme, n'a pas encore été identifié, diverses spéculations circulent. D'une part, les autorités de Pékin ont accusé l'armée américaine d'avoir fabriqué le germe dans un laboratoire militaire à Fort Detrick (Frederick, Maryland) comme arme bactériologique pour arrêter l'ascension chinoise dans le monde, et de l'avoir dispersé en Chine à l'occasion des Jeux militaires mondiaux, une compétition organisée en octobre 2019, précisément... à Wuhan [12]. Aux États-Unis, le président Trump lui-même a accusé à plusieurs reprises Pékin [13], après que l'influent sénateur républicain de l'Arkansas, Tom Cotton, parfois présenté comme le prochain directeur de l'Agence centrale de renseignement (CIA), ait reproché à des scientifiques militaires chinois [14] d'avoir produit le nouveau germe dans un laboratoire de "virologie et biosécurité" également situé... à Wuhan [15].

Largement diffusées par les théoriciens du complot des deux côtés, ces versions contradictoires (il y en a d'autres [16]) ont largement circulé sur les réseaux sociaux [17]. 17] Ils ont peu de fondement. Des études scientifiques fiables excluent que le nouveau coronavirus soit une arme biologique de conception lancée intentionnellement ou par accident

[18] : "Nos analyses montrent clairement que le SRAS-CoV-2 n'est ni une construction de laboratoire ni un virus délibérément manipulé [19]", a déclaré avec insistance le professeur Edward C. Holmes de l'université de Sydney (Australie), le plus grand expert mondial du nouvel agent pathogène.

Nous ne savons pas encore grand chose sur cet agent infectieux : nous ne savons pas, par exemple, s'il a déjà muté ou s'il va muter... ou pourquoi il infecte plus d'hommes que de femmes. Nous ne savons pas non plus ce qui détermine si deux personnes ayant des caractéristiques similaires - jeunes, en bonne santé, sans pathologies associées - développent des formes opposées de la maladie, l'une légère, l'autre grave ou mortelle. Ni pourquoi les enfants n'ont presque jamais de formes graves de l'infection. Ni si les malades guéris continuent à transmettre la peste, ni s'ils sont vraiment immunisés...

Mais les chercheurs internationaux [20] s'accordent à reconnaître que ce nouveau germe a émergé de la même manière que les autres avant lui : en passant de l'animal à l'homme... Les chauves-souris, les oiseaux et plusieurs mammifères (en particulier les porcs) abritent naturellement de multiples coronavirus. Chez l'homme, il existe sept types de coronavirus connus qui peuvent nous infecter. Quatre d'entre eux provoquent différentes variétés de rhume. Et trois autres, d'apparition récente, produisent des troubles beaucoup plus mortels comme le syndrome respiratoire aigu sévère (SRAS), apparu en 2002 ; le syndrome respiratoire du Moyen-Orient (SEM), apparu en 2012 ; et enfin cette nouvelle maladie, le Covid-19, causé par le SRAS-CoV-2, dont la première apparition a été détectée, comme nous l'avons dit, sur le marché des fruits de mer de Wuhan en décembre 2019. Ce nouveau germe aurait la chauve-souris comme "hôte originel" et un autre animal non encore formellement identifié - le pangolin[21] - comme "hôte intermédiaire" à partir duquel, après être devenu particulièrement dangereux, il aurait sauté vers l'homme.

Ce que l'on ne comprend pas bien, c'est pourquoi, si nous vivons déjà avec six autres coronavirus et les avons sous contrôle mondial, ce nouvel agent pathogène a provoqué une pandémie aussi colossale - qu'est-ce que ce germe a de si particulier ? Pourquoi sa vitesse d'infection a-t-elle dépassé les prévisions des meilleures autorités sanitaires du monde ?

Sans aucun doute, comme cela a été dit à maintes reprises, des conditions étrangères au virus telles que la vitesse actuelle des communications, l'hypermobilité et l'intensité des échanges à l'ère de la mondialisation ont favorisé sa propagation. C'est évident. Mais alors pourquoi le SRAS en 2002 ou le MERS en 2012, également causé par de nouveaux coronavirus, ne se sont-ils pas "mondialisés" de la même manière sur toute la planète ?

Pour répondre à ces questions, la première chose à retenir est que "les virus sont inquiétants parce qu'ils ne sont ni morts ni vivants. Ils ne sont pas vivants parce qu'ils ne peuvent pas se reproduire. Ils ne sont pas morts car ils peuvent entrer dans nos cellules, détourner leurs machines et se reproduire. Et en ce qu'ils sont efficaces et sophistiqués parce qu'ils ont développé de nouveaux moyens de contourner notre système immunitaire depuis des millions d'années [22]. "Mais ce qui distingue spécifiquement le SRAS-CoV-2 des autres virus mortels, c'est précisément sa stratégie d'irradiation silencieuse. C'est-à-dire sa capacité à se propager sans éveiller les soupçons, même chez sa propre victime. Au moins pendant les premiers jours de l'infection, lorsque la personne infectée ne présente aucun symptôme de la maladie.

Nous ne savons pas avec certitude pourquoi le virus se déplace si rapidement, mais ce que nous savons, c'est qu'à partir du moment où il pénètre - par les yeux, le nez ou la bouche - dans le corps de sa victime, il commence déjà à se répliquer de manière exponentielle... Selon la chercheuse Isabel Sola, du Centre national de biotechnologie en Espagne : "Une fois à l'intérieur de la première cellule humaine, chaque coronavirus génère jusqu'à 100 000 copies de lui-même en moins de 24 heures. Mais en outre, une autre caractéristique unique et astucieuse de cet agent pathogène est que, lorsqu'il envahit un corps humain, il concentre sa première attaque, lorsqu'elle est encore indétectable, dans les voies respiratoires supérieures de la personne infectée, du nez à la gorge, où il se reproduit avec une intensité frénétique. À partir de ce moment, cette personne - qui ne ressent rien - devient une puissante bombe bactériologique et commence à se propager massivement dans son environnement - simplement en parlant ou en respirant - le virus mortel .

C'est la principale caractéristique, l'unicité fatale de ce nouveau coronavirus. En Chine, jusqu'à 86 % des infections étaient dues à des personnes asymptomatiques, sans aucun signe d'infection détectable. À l'université d'Oxford, un groupe de chercheurs a montré que jusqu'à la moitié des infections par le SRAS-CoV-2 sont dues à des personnes non diagnostiquées et ne présentant aucun symptôme apparent.

Seule une minorité des personnes infectées subissent la deuxième attaque du germe, cette fois-ci concentrée dans les poumons, comme le SRAS en 2002 (bien que la charge virale du nouveau coronavirus soit mille fois plus élevée que celle du SRAS), provoquant des pneumonies qui peuvent être mortelles, surtout chez les personnes de plus de 65 ans atteintes de maladies chroniques.

Comme le nombre de personnes infectées est massif et simultané, cette minorité - qui représente 15 % de l'ensemble des personnes infectées - et qui est celle qui ira à l'hôpital, peut rapidement atteindre des chiffres très élevés en fonction du volume de la population . Comme on l'a vu en Chine, en Iran, en Italie, en Espagne, en France, au Royaume-Uni ou aux

États-Unis, il suffit que plusieurs milliers de personnes se rendent en même temps aux urgences des hôpitaux pour faire s'écrouler tout le système de santé d'un pays, quel que soit son niveau de développement [24] .

À Wuhan, Téhéran, Milan, Madrid, Paris, Londres ou New York, les médecins et les infirmières ont rapidement été débordés. Il y avait un manque de masques, de gel désinfectant, de matériel de protection pour le personnel de santé, de lits de soins intensifs, de respirateurs, etc. Dans plusieurs villes (Wuhan, Madrid, New York), les autorités, débordées, ont dû faire appel aux forces armées ou à des volontaires civils pour construire rapidement des hôpitaux de fortune comptant des milliers de lits. Presque partout, les autorités ont avoué qu'elles n'avaient pas prévu une telle avalanche de malades, "un tsunami continu de patients dans un état grave

UNE PANDÉMIE TRÈS ANNONCÉE

Face aux critiques de ce que le public a perçu comme une "mauvaise gestion" de la pandémie, certains dirigeants ont également fait valoir que la rapidité de l'attaque de la pandémie les avait pris par surprise... Donald Trump, par exemple, n'a pas hésité à déclarer à plusieurs reprises - lorsque les premiers décès dus à des coronavirus sont survenus dans son pays, des mois après la Chine ou l'Europe - que "personne ne savait qu'il y aurait une pandémie ou une épidémie de cette ampleur", et qu'il s'agissait d'un "problème imprévisible", "quelque chose que personne n'attendait", "survenant de nulle part

Beaucoup de choses peuvent être dites pour expliquer le manque de préparation des autorités face à ce fléau brutal, mais l'argument de la surprise n'est pas acceptable. D'abord parce qu'il y a un proverbe célèbre en matière de santé publique : "Les épidémies sont inévitables, mais pas les pandémie. Ensuite, parce que des dizaines d'auteurs de fiction et de science-fiction - de James Graham Ballard à Stephen King, de Cormac McCarthy au cinéaste Steven Soderbergh dans son film Contagion (2011) - ont décrit en détail le cauchemar apocalyptique de la santé qui menaçait le monde. Troisièmement, parce que des personnalités visionnaires - Rosa Luxemburg, Gandhi, Fidel Castro, Hans Jonas, Ivan Illich, Jürgen Habermas - ont averti il y a longtemps que le pillage et la destruction de l'environnement pourraient avoir de graves conséquences sur la santé. Quatrièmement, parce que les récentes épidémies telles que le SRAS en 2002, la grippe aviaire en 2005 [27], la grippe porcine en 2009 [28] et la MERS en 2012 avaient déjà atteint des niveaux pandémiques incontrôlables dans certains cas et causé des milliers de décès à travers la planète. Cinquièmement, parce que lorsque le premier décès dû au nouveau coronavirus est survenu aux États-Unis, le 10 mars 2020 dans le New Jersey - comme nous l'avons déjà dit - cela faisait presque trois mois que l'épidémie avait éclaté à Wuhan et avait rapidement submergé l'ensemble du système de santé, tant en Chine que dans plusieurs pays européens ; en d'autres termes, il était temps de se préparer. Et sixièmement, parce que des dizaines de prévisionnistes et plusieurs rapports récents ont émis des avertissements très sérieux sur l'imminence de l'émergence d'une sorte de nouveau virus qui pourrait être la cause de quelque chose comme la mère de toutes les épidémies.

La plus importante de ces analyses a peut-être été présentée en novembre 2008 par le National Intelligence Council (NIC), le bureau de préemption géopolitique de la CIA, qui a publié un rapport pour la Maison Blanche intitulé "Global Trends 2025 : A Transformed World" [29]. Ce document est le résultat de la mise en commun - revue par les agences de renseignement américaines - d'études réalisées par quelque 2500 experts indépendants issus d'universités de quelque 35 pays d'Europe, de Chine, d'Inde, d'Afrique, d'Amérique latine, du monde arabo-musulman, etc.

Avec un sens de l'anticipation inhabituel, le document confidentiel annonçait, pour 2025, "l'apparition d'une nouvelle maladie respiratoire humaine hautement transmissible et virulente pour laquelle il n'existe pas de contre-mesures adéquates, et qui pourrait devenir une pandémie mondiale". Le rapport avertit que "l'émergence d'une maladie pandémique dépend de la mutation ou du réassortiment génétique des souches de maladies actuellement en circulation, ou de l'émergence d'un nouvel agent pathogène humain qui pourrait être une souche de grippe aviaire hautement pathogène comme le H5N1, ou d'autres agents pathogènes, comme le coronavirus du SRAS, qui ont également ce potentiel.

Le rapport avertissait, avec une avance impressionnante, que "si une maladie pandémique devait émerger, elle se produirait probablement dans une région marquée par une forte densité de population et une association étroite entre l'homme et l'animal, comme de nombreuses régions du sud de la Chine et de l'Asie du Sud-Est, où les pratiques d'élevage de la faune sauvage ne sont pas réglementées et pourraient permettre à un virus de muter et de provoquer une zoonose potentiellement pandémique

Les auteurs ont également prévu le risque d'une réponse trop lente des autorités : "Il pourrait se passer des semaines avant que les résultats de laboratoire définitifs ne confirment l'existence d'une nouvelle maladie à potentiel pandémique. En attendant, les malades commencent à apparaître dans les villes d'Asie du Sud-Est. Malgré les limites imposées aux voyages internationaux, les voyageurs présentant des symptômes légers ou les personnes asymptomatiques pourraient transmettre la maladie à d'autres continents. Ainsi, "des vagues de nouveaux cas se produiraient en quelques mois. L'absence d'un vaccin efficace et l'absence universelle d'immunité rendraient les populations vulnérables à l'infection.

Dans le pire des cas, des dizaines, voire des centaines de milliers d'Américains tomberaient malades aux États-Unis, et les décès se compteraient par millions dans le monde entier.

Comme si ce document ne suffisait pas, un autre rapport plus récent, daté de janvier 2017, cette fois-ci préparé par le Pentagone et adressé également au président des États-Unis (qui était déjà Donald Trump), avertissait à nouveau clairement que "la menace la plus probable et la plus importante pour les citoyens américains est une nouvelle maladie respiratoire" et que, dans ce scénario, "tous les pays industrialisés, y compris les États-Unis, manqueraient de respirateurs, de médicaments, de lits d'hôpitaux, d'équipements de protection et de masques pour faire face à une éventuelle pandémie.

Malgré ces avertissements explicites et répétés, Donald Trump n'a pas hésité à dissoudre, quelques mois après ce dernier rapport (!), le Comité chargé - au sein du Conseil national de sécurité - de la protection de la santé mondiale et de la biodéfense, présidé par l'amiral Timothy Ziemer, expert reconnu en épidémiologie [31]. Ce comité de techniciens était précisément celui qui devait diriger le processus de décision en cas de nouvelle pandémie... "Mais -explique le journaliste Lawrence Wright, qui a interviewé Ziemer et tous les membres de ce comité- Trump a éliminé ceux qui connaissaient le mieux cette question... Une des nombreuses erreurs colossales commises par le président des États-Unis. Les annales montreront qu'il a été responsable de l'une des défaillances les plus catastrophiques de l'histoire de la santé publique dans ce pays. S'il avait écouté, il y a quelques mois, les avertissements des services de renseignement et des experts de la santé publique concernant la grave menace que représente l'épidémie de coronavirus en Chine, l'explosion actuelle de cas de covid-19 aurait pu être évitée [32]".

Il aurait également suffi que M. Trump et d'autres dirigeants mondiaux entendent les avertissements répétés de l'OMS elle-même. En particulier, le cri d'alarme que cette organisation a lancé en septembre 2019, c'est-à-dire la veille de la première attaque du nouveau coronavirus à Wuhan. L'OMS n'a pas hésité à avertir que le prochain fléau pourrait être apocalyptique : "Nous sommes confrontés à la menace très réelle d'une pandémie fulgurante et extrêmement mortelle, causée par un agent pathogène respiratoire qui pourrait tuer 50 à 80 millions de personnes et anéantir près de 5% de l'économie mondiale. Une pandémie mondiale de cette ampleur serait une catastrophe et déclencherait un chaos, une instabilité et une insécurité généralisés. Le monde n'est pas préparé. [33]".

Plus précisément encore, un rapport précédent avait déjà mis en garde contre le danger spécifique des nouveaux coronavirus : "La présence d'un important réservoir de virus de type SRAS-CoV chez les chauves-souris en fer à cheval, associée à la culture de mammifères exotiques dans le sud de la Chine, est une bombe à retardement... La possibilité de l'émergence d'un autre SRAS causé par de nouveaux coronavirus animaux ne doit pas être écartée. Il est donc nécessaire d'être préparé [34]".

Entre 2011 et 2019, de nombreux scientifiques n'ont cessé de tirer la sonnette d'alarme sur plusieurs foyers infectieux qui, selon eux, annoncent une fréquence accrue de ravageurs à propagation potentiellement rapide, de plus en plus difficiles à combattre...[35] L'ancien président Barack Obama lui-même, en décembre 2014, a souligné que des investissements dans les infrastructures sanitaires étaient nécessaires pour pouvoir faire face à l'arrivée éventuelle d'un nouveau type d'épidémie. Il a même rappelé qu'un fléau similaire à la "grippe du Kansas" (mal nommée "espagnole") de 1918 pouvait toujours se produire : "Il se peut qu'un jour nous ayons à faire face à une maladie mortelle, et pour y faire face, nous avons besoin d'infrastructures, non seulement ici aux États-Unis mais aussi dans le monde entier pour pouvoir la détecter et l'isoler rapidement..." [36].

On sait également qu'en 2015, Bill Gates, fondateur de Microsoft, a averti que toutes les conditions étaient réunies pour l'émergence d'un nouveau fléau infectieux qui pourrait facilement être propagé dans le monde par des patients asymptomatiques : "Un virus pourrait émerger", explique-t-il, "que les gens se sentiraient suffisamment bien, tant qu'ils sont infectés, pour prendre l'avion ou aller au supermarché... Et cela permettrait au virus de se propager très rapidement dans le monde entier... La Banque mondiale estime qu'une telle épidémie planétaire coûterait pas moins de trois billions de dollars, avec des millions et des millions de morts..."

En d'autres termes, malgré Donald Trump et les dirigeants qui ont parlé de "surprise" ou de "stupeur", la réalité est que le danger imminent de l'irruption d'un nouveau coronavirus qui pourrait passer des animaux aux humains et provoquer une terrifiante pandémie était connu depuis des années... La science savait que cela allait arriver. Les gouvernements savaient que cela pouvait arriver, mais n'ont pas pris la peine de se préparer. - explique le journaliste scientifique et vulgarisateur chevronné David Quammen qui, pour écrire son livre *Spillover*. Les infections animales et la prochaine pandémie humaine, a voyagé aux quatre coins de la planète à la recherche de virus zoonotiques, ceux qui passent des animaux aux humains - Les avertissements disaient : cela pourrait arriver l'année prochaine, dans trois ans, ou dans huit. Les politiciens se sont dit : je ne vais pas dépenser l'argent pour quelque chose qui pourrait ne pas se produire sous mon mandat. C'est pourquoi aucun argent n'a été dépensé pour augmenter le nombre de lits d'hôpitaux, d'unités de soins intensifs, de respirateurs, de masques, de gants... La science et la technologie nécessaires pour faire face au virus

existent. Mais il n'y avait pas de volonté politique. Il n'y a pas non plus de volonté de lutter contre le changement climatique. La différence avec le changement climatique est qu'il tue plus vite [39]".

En d'autres termes, cette pandémie est la catastrophe la plus prévisible de l'histoire américaine. Évidemment, beaucoup plus que Pearl Harbor, l'assassinat de Kennedy ou le 11 septembre. Les avertissements concernant l'attaque imminente d'un nouveau coronavirus étaient plus que suffisants et notoires. Aucune enquête d'un service de renseignement top-secret n'était nécessaire pour savoir ce qui allait se passer. On savait... Ils savaient... La catastrophe pouvait être évitée...

CHANGEMENT CLIMATIQUE

Bien que l'origine de tout, comme le dit David Quammen, réside dans les comportements éco-prédateurs qui nous condamnent, si nous ne les empêchons pas, à la fatalité du changement climatique. Ce qui est vraiment en jeu, c'est le modèle de production qui pille la nature et modifie le climat depuis des décennies. Depuis des décennies, les militants écologistes avertissent que la destruction de la biodiversité par l'homme crée les conditions objectives pour l'apparition de nouveaux virus et de nouvelles maladies : "La déforestation, l'ouverture de nouvelles routes, l'exploitation minière et la chasse sont des activités qui contribuent à déclencher diverses épidémies", explique Alex Richter-Boix, docteur en biologie et spécialiste du changement climatique. Lorsque les activités humaines entrent en contact avec la faune sauvage, un agent pathogène peut sauter et infecter les animaux domestiques puis revenir aux humains ; ou directement d'un animal sauvage aux humains... Les chauves-souris, les primates et même les escargots peuvent avoir des maladies qui, à un moment donné, lorsque nous modifions leur habitat naturel, peuvent sauter aux humains. [40]»

Pendant des millions d'années, les animaux ont eu dans leur corps un large éventail de virus contre lesquels ils ont pu développer une immunité au cours de cette longue cohabitation. Mais lorsque l'homme retire un animal de son environnement naturel, cet équilibre est rompu, et un virus peut alors être transmis à une autre espèce avec laquelle l'animal n'a jamais vécu... La destruction des habitats des espèces sauvages et l'invasion de ces écosystèmes sauvages par des projets urbains ou industriels créent leurs propres situations de mutation accélérée des virus... C'est probablement ce qui s'est passé à Wuhan. Depuis des années, de nombreuses organisations chinoises de défense des animaux réclament une interdiction permanente du commerce et de la consommation d'animaux sauvages afin de préserver les espèces et, surtout, de prévenir les épidémies prévisibles [41].

L'Europe et les États-Unis ont ignoré tous ces avertissements. Et lorsque la "pandémie des pandémies" est arrivée, leurs gouvernements n'avaient pris aucune précaution, ni préparé de stratégie à suivre, ni de mesures d'action à court, moyen et long terme... En revanche, en Asie de l'Est, les modèles de gestion de l'épidémie ont mieux réussi. Surtout en Corée du Sud. Dans l'un des articles les plus commentés sur cette crise [42], l'intellectuel sud-coréen résidant à Berlin Byung-Chul Han, adepte du dataïsme, a fait l'éloge de la "biopolitique numérique" mise en place par le gouvernement sud-coréen et a déclaré que les pays asiatiques faisaient face à cette pandémie mieux que l'Occident car ils s'appuyaient sur les nouvelles technologies, les grosses données et les algorithmes. Minimiser le risque d'intrusion dans la vie privée : "La conscience critique de la surveillance numérique - a admis Byung-Chul Han - est pratiquement inexistante en Asie.

CYBERVIGILANCE EN MATIÈRE DE SANTÉ

Le nouveau coronavirus se propage si rapidement et il y a tellement de personnes infectées sans symptômes qu'il est en effet impossible de retracer sa propagation à la main. La meilleure façon de poursuivre un micro-organisme aussi indétectable est d'utiliser un système informatisé, grâce à des appareils de téléphonie mobile, qui calcule combien de personnes étaient proches des personnes infectées [44]. La Corée du Sud, Singapour et la Chine, souvent cités comme des nations à succès en matière de coronavirus, ont notamment appliqué des stratégies de surveillance numérique et de macro-données pour maintenir le nombre d'infections sous contrôle. Ce "solutionnisme technologique" [45], implique de sacrifier une partie de la vie privée des individus. Et cela pose évidemment des problèmes.

En Corée du Sud, les autorités ont créé une application pour smartphones destinée à mieux contrôler la propagation du coronavirus en surveillant numériquement les citoyens présents dans les zones infectées ou souffrant de la maladie. Cette application, appelée "Protection de sécurité en auto-quarantaine", a été développée par le ministère de l'intérieur et de la sécurité. L'application permet de savoir si un citoyen a été dans des zones à risque. Il sait si son test est positif ou non. S'il est positif, il vous ordonne d'être mis en quarantaine. Il suit également les déplacements de toutes les personnes infectées et localise les contacts de chacune d'entre elles. Les endroits où les personnes infectées ont marché sont signalés sur les téléphones portables des personnes qui se trouvaient à proximité. Et tous sont envoyés en quarantaine. Lorsque les citoyens reçoivent un ordre de confinement de leur centre médical local, il leur est légalement interdit de quitter leur zone de quarantaine - généralement leur domicile - et ils sont tenus de maintenir une stricte séparation des autres personnes, y compris des membres de leur famille.

L'application permet également de suivre par satellite, grâce au GPS (Global Positioning System), chaque personne suspecte. S'ils quittent leur zone de détention, l'application le sait immédiatement et envoie une alerte au suspect et à l'agent qui contrôle leur zone. L'amende pour désobéissance peut aller jusqu'à 8 000 dollars. L'application envoie

également des avis de nouveaux cas de coronavirus au voisinage ou aux zones avoisinantes. L'objectif est d'assurer un meilleur contrôle du virus en sachant à tout moment où se trouvent les citoyens infectés et mis en quarantaine [46].

À Singapour, un pays très surveillé, l'Agence technologique d'État et le ministère de la santé ont lancé une application très similaire en mars dernier : TraceTogether, pour les téléphones portables qui peuvent identifier, rétrospectivement, tous les contacts proches d'une personne et les alerter si un membre de la famille, un ami ou une connaissance a contracté le virus. Les citoyens peuvent être suivis grâce à une combinaison sophistiquée d'images de caméras de sécurité, de géolocalisation téléphonique et d'enquêtes policières menées par de véritables "détectives de maladies" avec l'aide éventuelle du département des enquêtes criminelles, du bureau de lutte contre les stupéfiants et des services de renseignement de la police ... La loi sur les maladies infectieuses de Singapour oblige les citoyens à coopérer avec la police. Un cas unique au monde. La sanction pour indiscipline peut être une amende allant jusqu'à 7 000 dollars, ou un emprisonnement de six mois, ou les deux.

La Chine a également développé une application similaire, HealthCheck, qui s'installe sur les téléphones portables via des systèmes de messagerie tels que WeChat ou Alipay, et génère un "code santé" gradué en vert, orange ou rouge, en fonction de la liberté de circulation accordée à chaque citoyen (libre circulation, quarantaine d'une semaine, ou de quatorze jours). Dans quelque deux cents villes chinoises, les gens utilisent HealthCheck pour pouvoir se déplacer plus librement, en échange de la diffusion d'informations sur leur vie privée. Cette application s'est avérée si efficace que l'OMS elle-même s'en inspire pour développer un logiciel similaire appelé MyHealth.

Ce "modèle sud-coréen", adopté par ces pays mais aussi par Hong Kong et Taiwan [47], est basé sur l'utilisation massive de données et associé à différents systèmes de "vidéo-protection". Jusqu'à récemment, elle aurait semblé dystopique et futuriste, mais elle est maintenant imitée de la même façon en Allemagne, au Royaume-Uni, en France, en Espagne et dans d'autres démocraties occidentales.

Il faut dire que, ces dernières années, certains États et les grands opérateurs privés de téléphonie mobile ont accumulé des milliards de données et savent exactement où se trouve chacun de leurs nombreux utilisateurs. Google et Facebook ont également conservé des montagnes de données qui pourraient être utilisées, sous le prétexte de la pandémie, pour une surveillance intrusive massive. De plus, les applications de rencontre avec des coordonnées urbaines, comme Happn ou Tinder, pourraient désormais être utilisées pour détecter les personnes infectées... Sans oublier que Google maps, Uber, Grab, Cabif ou Waze connaît aussi les itinéraires et l'histoire de ses millions de clients...

Partout, le contrôle numérique s'est accéléré. En Espagne, par exemple, le secrétaire d'État à la numérisation et à l'intelligence artificielle a lancé le 1er avril un programme "DataCovid" pour suivre 40 millions de téléphones portables et contrôler la contagion. D'autre part, la compagnie ferroviaire RENFE obligera les passagers à donner leur nom et leur numéro de portable pour acheter un billet de transport.

En Italie, les principaux fournisseurs de téléphonie mobile et d'Internet ont décidé de partager des données sensibles mais anonymes sur leurs clients avec le groupe de travail pour la prévention de l'épidémie formé au sein du ministère des sciences et de l'innovation. Dans la région de Lombardie, la géolocalisation par GPS est également utilisée en coopération avec les opérateurs de téléphonie mobile. Les mouvements des personnes sont suivis de manière anonyme. Il a donc été constaté que, malgré les mesures de confinement, les mouvements n'avaient été réduits que de 60 %, soit beaucoup moins que prévu.

En Israël, le gouvernement a également décidé d'utiliser les "technologies de surveillance numérique anti-terroriste" pour suivre les patients diagnostiqués avec le coronavirus. Le ministère de la justice a donné son feu vert pour utiliser des "outils de suivi des renseignements" afin de surveiller numériquement les patients infectés, en utilisant Internet et les téléphones portables, sans l'autorisation des utilisateurs. Bien qu'elles aient admis "une certaine atteinte à la vie privée", les autorités ont expliqué que l'objectif est "d'isoler le coronavirus et non pas l'ensemble du pays" en vérifiant avec qui les personnes infectées sont entrées en contact, ce qui s'est passé avant et après... [48]

Dans la même perspective, à l'échelle mondiale, les deux géants planétaires du numérique, Google et Apple, ont décidé de s'associer pour suivre les contacts des personnes touchées par la pandémie. Récemment, ils ont annoncé qu'ils allaient travailler ensemble pour développer une technologie qui permettra aux appareils mobiles d'échanger des informations via des connexions Bluetooth afin d'alerter les gens lorsqu'ils ont été à proximité d'une personne dont le test de dépistage du nouveau coronavirus s'est révélé positif [49].

Covid-19 est ainsi devenu la première maladie mondiale à être combattue par voie numérique. Et bien sûr, cela donne lieu à un débat, comme nous le disons, sur les risques pour la vie privée des individus. Même certains défenseurs du système de cybersurveillance le reconnaissent : "Le fait que l'application géolocalise la personne et que, selon certaines données, elle établit une sorte de feu de signalisation qui sert de certificat pour sortir dans la rue peut entrer en conflit avec la vie privée. [50]»

Il ne fait aucun doute que le suivi des téléphones portables, même pour une bonne cause, ouvre la porte à la possibilité d'une surveillance numérique de masse. C'est d'autant plus important que les applications qui identifient où vous vous trouvez à un moment donné peuvent tout dire à l'État... Et cela, lorsque la pandémie sera passée, pourrait se généraliser et devenir la nouvelle normalité... L'État voudra également accéder aux dossiers médicaux des citoyens et à d'autres informations qui jusqu'à présent étaient protégées par la vie privée. Et lorsque ce fléau sera terminé, les autorités, partout dans le monde, pourraient souhaiter utiliser la surveillance pour simplement mieux contrôler la société. Comme cela s'est produit avec la législation antiterroriste (pensez au USA Patriot Act [51]) après les attentats du 11 septembre 2001.

Paradis de la cybersurveillance, la Corée du Sud, Singapour, Taïwan et la Chine pourraient être des modèles pour l'avenir. Des sociétés où règne une sorte de coronoptikon [52], où l'intrusion dans la vie privée et l'hypervigilance technologique deviennent monnaie courante. En fait, un récent sondage d'opinion en Europe sur l'acceptation ou non d'une application sur le téléphone mobile permettant de suivre les personnes infectées par le coronavirus a montré que 75% des personnes interrogées seraient d'accord [53]. Ainsi, les gouvernements - même les plus démocratiques - pourraient s'ériger en Grands Frères (big brother) d'aujourd'hui, n'hésitant pas à enfreindre leurs propres lois pour mieux surveiller les citoyens [54]. Les mesures "exceptionnelles" prises par les autorités publiques face à l'alerte pandémique pourraient subsister à l'avenir, notamment celles relatives à la cybersurveillance et au biocontrôle. Les gouvernements, comme Google, Facebook ou Apple, pourraient profiter de notre détresse actuelle pour nous faire renoncer à une partie importante de nos secrets intimes. Après tout, ils peuvent nous dire que, pendant la pandémie, pour sauver des vies, vous avez accepté sans protester que d'autres libertés ont été absolument restreintes ?

LE SAVON ET LA MACHINE À COUDRE

Il ne fait aucun doute que la géolocalisation et le suivi de la téléphonie mobile, ajoutés à l'utilisation d'algorithmes de prédiction, à des applications numériques sophistiquées et à l'étude informatisée de modèles statistiques très fiables, ont contribué à contrôler certaines des infections. Mais il est également vrai que, malgré ce que dit Byung-Chul Han, ce gaspillage de technologies futuristes n'a pas été suffisant et définitif pour lutter contre l'expansion du covid-19. Pas même en Corée du Sud, en Chine, à Taïwan, à Hong Kong, au Vietnam ou à Singapour...

Le succès relatif de ces pays contre le covid-19 s'explique surtout par l'expérience acquise dans leur longue lutte, entre 2003 et 2018, contre le SRAS et le MERS, les deux précédentes épidémies également causées par des coronavirus... Le SRAS - qui fut le premier virus mortel poussé par l'hyperglobalisation - a fait son apparition chez l'homme à partir de civettes, un autre mammifère vendu sur les marchés chinois. Transporté par des vols commerciaux mondialisés, ce micro-organisme s'est répandu dans le monde entier, atteignant une trentaine de pays. Pendant la durée de l'épidémie - contre laquelle il n'y avait ni vaccin ni traitement thérapeutique - près de 10 000 personnes ont été confirmées infectées et près de 800 sont mortes [55] ... En 2012, alors que ces nations finissaient de contrôler l'épidémie de SRAS, le MERS a fait son apparition, causé par un autre coronavirus qui a cette fois-ci sauté des chameaux aux humains au Moyen-Orient.

Aucun de ces deux fléaux n'a atteint l'Europe ou les États-Unis. Cela explique aussi, en partie, pourquoi les gouvernements européens et américains ont réagi tardivement et de manière inadéquate à la pandémie. Ils manquaient d'expérience... Alors que la Chine, Taïwan, Hong Kong, Singapour et le Vietnam souffraient de la cruelle attaque du SRAS... Et la Corée du Sud devait également faire face, en 2015, à une épidémie de MERS particulièrement dommageable [56]...

Face à ces deux nouveaux coronavirus, dans une situation d'urgence absolue, et sans qu'aucune puissance occidentale ne vienne à leur secours, toutes ces nations asiatiques n'ont pas tardé à expérimenter les technologies numériques pour enrayer la contagion. Ils ont profité des dispositions passées en matière de santé publique que les épidémiologistes connaissaient bien car, face à de nombreuses épidémies, comme nous l'avons déjà dit, elles avaient été utilisées efficacement dès le Moyen Âge... Perfectionnées et affinées dès le 14e siècle, des mesures telles que la quarantaine, l'isolement social, les zones restreintes, la fermeture des frontières, les barrages routiers, les distances de sécurité et la recherche des contacts pour chaque personne infectée ont été appliquées immédiatement... Sans recourir aux technologies numériques, les autorités se sont appuyées sur une conviction très simple : Si par magie tous les habitants restaient immobiles là où ils sont pendant quatorze jours, à un mètre de distance les uns des autres, toute la pandémie s'arrêterait instantanément.

Dès lors, l'utilisation des masques se répand dans toute l'Asie. Et des dizaines d'usines ont été créées, spécialisées dans la production en série de masques de protection... Les contrôles de fièvre avec des thermomètres infrarouges numériques en forme de pistolet sont devenus monnaie courante. Dans les villes des pays asiatiques touchés, il est devenu courant, depuis 2003, de prendre la température des gens avant d'entrer dans un bus, un train, une station de métro, un immeuble de bureaux, une usine, une discothèque, un théâtre, un cinéma ou même un restaurant... Il est également devenu obligatoire de se laver les mains à l'eau chlorée [57] ou au savon. Dans les hôpitaux - comme au XIXe siècle - les zones étaient divisées en zones "propres" et "sales", et les équipes médicales ne passaient pas de l'une

à l'autre. Des cloisons ont été construites pour séparer des ailes entières ; le personnel de santé entrainé à une extrémité de la salle en portant des casques de protection et sortait à l'autre extrémité désinfecté sous l'inspection des infirmières...

Toute cette région d'Asie de l'Est a alors vécu, pour la première fois, ce que nous vivons à l'échelle planétaire. C'est là, en Corée du Sud notamment, que certains des meilleurs films post-apocalyptiques sur le thème de la contagion fulgurante ont été réalisés à cette époque - et ce n'est pas un hasard : *Virus* (2013) de Kim Sung-soo et *Train to Busan* (2016) de Yeon Sang-ho.

Avec le SRAS et le MERS, les gouvernements de ces pays ont appris à stocker, par mesure de précaution, d'énormes quantités d'équipements de protection (masques, écrans faciaux, gants, casques, gel désinfectant, blouses, etc.) Ils savaient qu'en cas de nouvelle épidémie, ils devraient agir rapidement et de manière agressive [58]. C'est ce qu'ils ont fait en janvier dernier, lorsque le covid-19 a commencé à se répandre. La Chine n'a pas tardé à imposer une quarantaine stricte. Elle a isolé les personnes infectées et leurs contacts dans des zones étanches. La Corée du Sud et le Japon n'ont pas fait cela, mais ils ont tous exigé une distance de sécurité et le port de masques hygiéniques.

Le cas le plus paradigmatique en Asie du Sud-Est est celui du Vietnam. C'est l'un des pays qui a agi le plus rapidement et le plus résolument contre le SRAS en 2003. Et il a appris sa leçon. Lorsque le nouveau coronavirus SRAS-CoV-2 a commencé à se propager dans la région, les autorités de Hanoi ont immédiatement appliqué - avec seulement six personnes infectées - les mesures les plus strictes de confinement et d'isolement. Et en février 2020, ils ont annoncé qu'ils avaient maîtrisé la pandémie [59]. Il a été le premier pays au monde à vaincre le nouveau coronavirus [60]. Toutes les personnes infectées ont été guéries.

Tout cela montre que, malgré leur importance, les technologies numériques de localisation et d'identification ne sont pas suffisantes pour contenir le coronavirus. En outre, l'utilisation généralisée de masques hygiéniques empêche l'utilisation efficace des systèmes biométriques de reconnaissance faciale. Dès les premières semaines, la Chine, la Corée du Sud, Hong Kong, Taïwan et Singapour ont constaté qu'en raison de l'utilisation massive de masques et de protections oculaires, leur système de biosurveillance utilisant des caméras de protection vidéo n'était pas efficace.

En d'autres termes, la spectaculaire suprématie technologique dont nous nous sommes tant vantés, avec nos smartphones de pointe, nos drones futuristes, nos robots de science-fiction et nos biotechnologies innovantes, n'a guère permis, comme nous l'avons déjà dit, de contenir le premier impact de la marée pandémique. Pour trois objectifs très urgents - désinfecter nos mains, fabriquer des masques et arrêter la progression du virus - l'humanité a dû recourir à des produits et des techniques vieux de plusieurs siècles. Respectivement : le savon, découvert par les Romains avant notre ère ; la machine à coudre, inventée par Thomas Saint à Londres vers 1790 ; et, surtout, la science de l'enfermement et de l'isolement social, affinée en Europe contre des dizaines de vagues successives de peste depuis le Ve siècle... [61] Quelle leçon d'humilité !

SACRIFIER LES "TROP VIEUX"

Ce sont aussi des moments de manque de solidarité. Les égoïsmes nationaux se sont manifestés avec une rapidité surprenante et brutale. Les États voisins et amis n'ont pas hésité à lancer une "guerre des masques [62]" ou à s'emparer, comme les pirates, des équipements médicaux destinés à leurs partenaires. Nous avons vu des gouvernements payer le double ou le triple du prix de l'équipement médical pour obtenir les produits et empêcher leur vente à d'autres nations. Les médias ont montré comment, sur les pistes des aéroports, des conteneurs d'embouts ont été arrachés à des avions cargos pour les détourner vers d'autres destinations. L'Italie a accusé la République tchèque d'avoir volé les lots de masques achetés en Chine qui faisaient escale à Prague. La France a dénoncé les États-Unis pour la même raison. L'Espagne a accusé la France... Les fabricants asiatiques ont informé les gouvernements africains et latino-américains qu'ils ne pouvaient pas leur vendre de matériel médical pour le moment parce que les États-Unis et l'Union européenne payaient des prix plus élevés [63].

Dans la vie de tous les jours, la suspicion et la méfiance se sont accrues. De nombreux étrangers ou étrangers, ou simplement des personnes âgées malades [64] et suspectées d'avoir introduit le virus, ont été discriminés, persécutés, lapidés [65], expulsés... Il est vrai que les personnes âgées constituent le groupe avec le plus haut taux de mortalité [66]. Nous ne savons pas pourquoi. Certains fanatiques ultra-libéraux n'ont pas tardé à réclamer l'élimination malthusienne des plus faibles. Un vice-gouverneur des États-Unis a déclaré : "Les grands-parents devraient se sacrifier et se laisser mourir pour sauver l'économie" [67]. Dans la même veine d'anéantissement, l'analyste néo-libéral de la chaîne américaine CNBC, Rick Santelli, a appelé à un "darwinisme de la santé" et a demandé "d'inoculer le virus à toute la population". Cela ne ferait qu'accélérer le cours inévitable... Mais les marchés se stabiliseraient [68]. Aux Pays-Bas, où le Premier ministre ultra-libéral Mark Rutte préconise également une "immunité collective" [69], le chef de l'épidémiologie du Centre médical de l'Université de Leyde, Frits Rosendaal, a déclaré que "les personnes trop âgées ou trop faibles ne devraient pas être admises dans les unités de soins intensifs [70]". Des menaces dignes d'exterminateurs de bande dessinée... Et aussi absurde car, comme l'explique une infirmière : "covid-19 est mortel. Et je peux dire qu'elle

ne fait pas de distinction entre les limites d'âge. Pas de couleur. Pas de taille. Pas d'origine. Pas de classe sociale. Non, rien. Il attaquera n'importe qui. [71]»

Covid-19 ne fait pas de distinction, c'est vrai, mais les sociétés inégales en font. Car, lorsque la santé est une marchandise, les groupes sociaux pauvres, discriminés, marginalisés, exploités sont beaucoup plus exposés à l'infection. C'est le cas, par exemple, à Singapour où - comme nous l'avons vu - les autorités ont réussi à contrôler l'épidémie dans un premier temps. Cependant, dans cette opulente ville-État, il existe une minorité de centaines de milliers de migrants originaires de pays pauvres, employés dans la construction, les transports, le travail domestique et les services. Le pays dépend de ces travailleurs pour le fonctionnement de son économie. Mais l'isolement physique est presque impossible dans ces emplois. En raison de leur statut social, beaucoup de ces migrants ont dû continuer à travailler malgré le danger d'infection... D'autre part, une loi oblige les travailleurs étrangers à résider dans des "dortoirs", des chambres pouvant accueillir jusqu'à une douzaine d'hommes, avec une salle de bain collective, une cuisine et une douche. Inévitablement, ces salles sont devenues des foyers d'infection...

A partir de ces noyaux, le virus s'est à nouveau propagé... Il est documenté qu'environ 500 nouvelles infections sont apparues à partir de là. Un seul "dortoir" est à l'origine de 15 % de tous les nouveaux cas dans le pays [72]. A tel point que Singapour, "l'exemple" d'un pays qui a gagné la pandémie, est maintenant confronté à une dangereuse recrudescence de la covid-19. Le coronavirus a révélé les inégalités cachées de la société ...

Ce qui s'est passé dans ces "dortoirs" à Singapour donne une idée de ce qui pourrait se passer en Asie du Sud-Est, en Inde, en Afrique, en Amérique latine et dans les pays pauvres en ressources dotés de systèmes de santé embryonnaires. Si dans les pays riches - Italie, France, Espagne - le virus a fait le terrible bilan que nous connaissons, que se passera-t-il dans certaines régions pauvres d'Afrique ? Comment peut-on parler de "confinement", d'"isolement", de "gel désinfectant", de "distance de protection", ou même de "lavage des mains" pour des millions de personnes qui vivent sans eau courante, entassées dans des favelas, des bidonvilles ou des quartiers de tôle, ou qui dorment dans la rue, ou qui vivent dans des camps de réfugiés de fortune, ou dans les ruines de bâtiments détruits par les guerres ? Rien qu'en Amérique latine, 56% des actifs vivent dans l'économie informelle ?

Pour leur part, la première superpuissance mondiale, les États-Unis, a, pour la première fois de son histoire, abandonné la lutte pour la santé et pour aider les malades du monde. Dans un pays aussi riche, le virus a révélé les inégalités excessives en matière de santé. Les gens découvrent un manque d'intrants de base ainsi que des lacunes dans leur système de santé publique. Le sénateur Bernie Sanders demande depuis longtemps que "le système de soins de santé soit considéré comme un droit humain fondamental". Et de nombreuses autres personnalités appellent à ce changement : "Nous avons besoin d'une nouvelle économie des soins", a déclaré, par exemple, Robert J. Shiller, prix Nobel d'économie, "qui intègre les systèmes de santé nationaux publics et privés. [73]»

Pendant ce temps, le Covid-19 fait des dizaines de milliers de morts dans ce pays. Et la situation peut être aggravée par le fait que quelque 27 millions de personnes (8,5% de la population) n'ont pas d'assurance maladie et que 11 autres millions sont des travailleurs illégaux, sans papiers, qui n'osent pas se rendre dans les hôpitaux ?

Dans ce qui est maintenant l'épicentre mondial de la pandémie, les analystes voient une "exacerbation du fossé sanitaire". Certaines minorités ethniques - Afro-Américains, Hispaniques - ont en effet un taux de mortalité par coronavirus bien supérieur à leur représentation sociale. À New York, par exemple, les Afro-Américains et les Latinos représentent 51 % de la population mais sont responsables de 62 % des décès dus à la covid-19. Dans l'État du Michigan, les Afro-Américains représentent 14 % de la population, mais comptent pour 33 % des personnes infectées et 41 % des décès. A Chicago, les Afro-Américains représentent 30% de la population, mais sont responsables de 72% des décès... "Ces chiffres sont époustouflants..." a déclaré Lori Lightfoot, la maire de Chicago [74].

Dans un pays où le dépistage du nouveau coronavirus coûte 35 000 dollars [75], la santé est souvent le reflet d'une inégalité sociale. Le capitalisme sauvage ne se soucie pas de la douleur des pauvres. Si les Latinos et les Afro-Américains sont plus vulnérables au coronavirus aux États-Unis, c'est parce qu'ils sont victimes d'une série de désavantages sociaux. Ce sont aussi des minorités qui, parce qu'elles ont historiquement eu moins accès aux services de santé, souffrent souvent d'un certain nombre de maladies graves : "Nous avons toujours su - explique le Dr Anthony Fauci, directeur de l'Institut national des allergies et des maladies infectieuses aux États-Unis - que des maladies telles que le diabète, l'hypertension, l'obésité et l'asthme touchent de manière disproportionnée les populations minoritaires, en particulier les Afro-Américains.

Malgré le fléau de la covid-19, certains employeurs ont continué à exiger que les travailleurs retrouvent leur emploi pour sauver l'économie. Les Latinos et les Afro-Américains doivent donc continuer à travailler dans la rue, à faire certains des travaux les plus pénibles, à nettoyer les bâtiments, à conduire des bus, à désinfecter les hôpitaux, à s'occuper des supermarchés, à conduire des taxis, à livrer des colis, etc. Outre le risque d'infection auquel ils sont confrontés dans leurs bidonvilles, ils sont confrontés à des dangers dans les transports publics et dans leur travail...

Quant aux immigrés clandestins et sans papiers, harcelés par les autorités, ils ne se rendent pas aux services de santé, comme nous l'avons dit, de peur d'être arrêtés...

Chaque jour de ce fléau, les gens sont plus convaincus que c'est l'État, et non le marché, qui sauve. "Cette crise, explique Noam Chomsky, est le énième exemple de l'échec du marché. Et un exemple aussi de la réalité de la menace d'une catastrophe environnementale. L'assaut néolibéral a laissé les hôpitaux sans ressources. Les lits d'hôpitaux ont été supprimés au nom de l'"efficacité économique". ... Le gouvernement américain et les multinationales pharmaceutiques savent depuis des années qu'il existe une forte probabilité de pandémie. Le philosophe français Edgar Morin, pour sa part, note : "Après tout, le sacrifice des plus fragiles - les personnes âgées, les malades - fonctionne selon une logique de sélection naturelle. Comme dans le monde du marché, celui qui ne supporte pas la concurrence est destiné à périr. Créer une société véritablement humaine signifie s'opposer à tout prix à ce darwinisme social. »

LES HÉROS DE NOTRE TEMPS

La pandémie a aussi ses héros et ses martyrs. Et dans ce combat, les guerriers qui sont montés sur le front, dans les avant-postes pour affronter le mortel SRAS-CoV-2 ont été les médecins, les infirmières, le personnel auxiliaire et autres travailleurs de la santé transformés en protagonistes involontaires, gagnant les louanges et les applaudissements des balcons, des places et des rues des villes du monde entier. Presque tous sont des fonctionnaires, pour qui la santé de la population n'est pas une marchandise mais un besoin fondamental, un droit de l'homme.

Ils entreront dans l'histoire, épuisés, pour leur dévouement au travail quotidien de lutte contre les infections et de sauvetage des vies. Ils ont souvent fait face au virus contagieux sans masque, sans blouse ou sans équipement de protection... " Nous entrons en guerre sans armes ! " a dénoncé une infirmière vétéran de Guayaquil, en Equateur, qui était furieuse de l'infection de quatre-vingts collègues et de la mort de cinq autres...

Les travailleurs de la santé risquent en effet leur propre vie. Selon le Centre de contrôle des maladies des États-Unis, entre 10 et 20 % de toutes les personnes infectées par des coronavirus sont des travailleurs de la santé. Nombreux sont ceux qui meurent. Un jour, lorsque ce cauchemar s'estompera, nous devons ériger des monuments en l'honneur de ces martyrs en blouse blanche. Pour se souvenir à jamais de leur courage, de leur altruisme, de leur humanité. Quand Albert Camus disait que "la peste nous apprend qu'il y a plus de choses chez les hommes qui méritent l'admiration que le mépris", il pensait sûrement à eux.

À cet égard, un petit pays, également digne d'admiration, s'est distingué par son altruisme et sa générosité. C'est Cuba. Assiégée et bloquée pendant soixante ans par les États-Unis et soumise à des mesures coercitives unilatérales brutales par Washington, l'île a été la première à venir en aide à la Chine lorsque cette pandémie a éclaté. Depuis lors, les autorités cubaines n'ont cessé d'envoyer des brigades de médecins et d'agents sanitaires pour combattre le covid-19 dans une vingtaine de pays [80], en réponse aux demandes angoissées de leurs gouvernements. Parmi eux, trois sont issus de la riche Europe : l'Italie, la France et Andorre [81]. Ces brigades internationales de médecins spécialisés dans les situations de catastrophe et les épidémies graves existent depuis les années 1960. En 2005, ils ont pris le nom de "Henry Reeve" - un brigadier américain qui a combattu et est mort pour l'indépendance de Cuba - à l'occasion du passage de l'ouragan Katrina dans le sud des États-Unis [82].

Le monde découvre ce que les principaux médias internationaux dominants ont essayé de cacher jusqu'à présent, à savoir que Cuba est une superpuissance médicale [83] avec plus de 30 000 médecins et infirmières déployés dans 66 nations [84]. Tout cela en réponse à un slogan humaniste et visionnaire de Fidel Castro, formulé en ces termes : "Un jour, j'ai dit que nous ne pouvions pas et que nous ne ferions jamais d'attaques préventives et surprises contre aucun coin sombre du monde ; mais qu'au contraire, notre pays était capable d'envoyer les médecins nécessaires dans les coins les plus sombres du monde. Des médecins et non des bombes, des médecins et non des armes intelligentes. 85]" La Havane fournit également son médicament antiviral Interféron recombinant Alpha-2B, développé par ses scientifiques dans ses laboratoires de biotechnologie, et dont l'utilisation permettrait d'éviter l'aggravation et les complications chez les patients infectés par le nouveau coronavirus.

L'APOTHÉOSE DE LA DÉSINFORMATION

Les grands médias font taire la solidarité médicale de Cuba tout en assurant une couverture universelle et permanente de la pandémie comme jamais auparavant. Depuis des mois, sans relâche, les principaux médias de la planète entière ne nous parlent que d'un seul sujet : le coronavirus. La surinformation au pouvoir du millier. Un phénomène choral et hypermédiatique [86] d'une telle ampleur n'avait jamais eu lieu auparavant. Ni lors de la chute du mur de Berlin, ni avec les attaques des Twin Towers à New York...

En même temps, nous assistons à une guerre féroce entre différentes factions pour imposer un récit dominant sur cette crise [87]. Cela provoque une véritable épidémie de fausses nouvelles et de fausses postures. L'OMS a défini ce phénomène comme une infodémie, une pandémie d'info-fabriques. La peur du covid-19 ainsi que le désir d'être sur-

informé et de tout comprendre sur le fléau ont créé les conditions d'une parfaite tempête de nouvelles toxiques. Ceux-ci se sont propagés à une vitesse égale ou supérieure à celle du nouveau virus. Des montagnes de canulars ont circulé sur les réseaux sociaux. Les systèmes de messagerie mobile sont devenus de véritables usines continues de mensonges, de canulars et de tromperies. Dans certains pays, on estime que 88 % des personnes qui se sont rendues sur les réseaux sociaux pour s'informer sur le SRAS-CoV-2 ont été infectées par de fausses nouvelles [88].

On sait que les fausses nouvelles se répandent dix fois plus vite que les vraies ; et que, même lorsqu'elles sont démenties, elles survivent sur les réseaux parce qu'elles sont toujours partagées sans aucun contrôle. Nombre d'entre eux sont réalisés avec un professionnalisme impressionnant : textes impeccables, écriture parfaite inspirée des médias de référence les plus respectés, images très soignées, son de haute qualité, voix basse et modérée du commentaire en off, montage nerveux et addictif, musique subjuguante... Tout doit donner une impression de sérieux, de respectabilité, de solvabilité... C'est le gage de crédibilité, indispensable pour étayer la tromperie. Et pour que les utilisateurs puissent le viraliser...

Il ne faut pas oublier non plus que, pendant cette quarantaine interminable, dans un contexte d'incertitude et d'émotion, et face au besoin réel de tous de comprendre le fléau et de le comprendre avec des arguments, deux ingrédients combinés l'un à l'autre ont favorisé la puissante irradiation des mensonges. D'une part, la familiarité, la confiance entre les personnes qui partagent des informations dans un même réseau. D'autre part, la répétition, la réitération des messages de matrice identique. Si quelqu'un que je connais m'envoie des informations et si, par divers autres moyens, je reçois les mêmes informations ou des versions très proches de ces informations, je penserai qu'elles sont crédibles et qu'elles sont vraies. Parce que je fais confiance à la source, et parce que d'autres sources sont d'accord et le confirment. J'en déduirai même instinctivement que, grâce à ces deux mécanismes (proximité et répétition), l'authenticité des informations est vérifiée. Cependant, elle peut être fausse. En d'autres termes, toute fausse nouvelle tentera de respecter ces deux exigences afin de mieux dissimuler ou déguiser sa fausseté. C'est une loi d'intoxication des médias : toute manipulation de l'opinion publique par le biais de fausses nouvelles doit obéir à ces protocoles.

Il n'est pas possible de dresser une liste exhaustive des fausses nouvelles qui ont inondé nos réseaux depuis le début du fléau, mais rappelons que presque immédiatement, diverses théories du complot ont commencé à proliférer. Les plus répandus affirment, comme nous l'avons déjà dit, que le nouveau coronavirus a été développé dans un biolaboratoire secret en Chine (ou aux États-Unis), et qu'il s'agit d'une arme bactériologique de guerre entre les deux superpuissances... D'autres fausses nouvelles tout aussi folles ont certifié que le SARS-CoV-2 a été créé par Bill Gates... Ou qu'il a été fabriqué par la Chine pour exterminer ses minorités ethniques... Ou que l'épidémie s'est propagée si rapidement parce que le virus a voyagé dans les marchandises exportées par la Chine... Ou que le covid-19 est une maladie propagée par les grands laboratoires pharmaceutiques pour vendre des vaccins... Ou que les antennes téléphoniques 5G amplifient et rendent le coronavirus plus mortel [89]... Ou que le fléau était destiné à ruiner l'économie d'exportation, rival de la Chine, du nord de l'Italie... Ou qu'un vaccin existe déjà... Ou que le virus a déjà muté...

Beaucoup de ces fausses nouvelles circulent encore, reproduites à l'infini par des fermes de robots, profils de milliers de comptes contrôlés par un seul utilisateur. Le but est d'afficher un "grand volume" de messages, en prétendant que de nombreuses personnes partagent ou commentent un sujet, afin de manipuler la perception de ce sujet. Certaines fausses nouvelles semblent inoffensives, mais d'autres - notamment lorsqu'elles répandent l'existence d'un traitement miracle ou d'un médicament anti-virus magique [91] - peuvent avoir des conséquences mortelles. En Iran, par exemple, les réseaux ont diffusé un faux selon lequel le méthanol empêche et a guéri le covid-19. Résultat : 44 personnes sont mortes et des centaines de victimes ont été hospitalisées pour avoir ingéré cet alcool méthylique ...

Avec la panique générale créée par la pandémie et les millions de personnes cherchant désespérément sur leurs écrans des données sur le coronavirus inconnu, les "bulles de désinformation" ont trouvé un écosystème parfait pour se multiplier à l'infini. Tout a également été facilité lorsque - en 2016 - les principales sociétés de réseaux sociaux ont modifié les algorithmes de la hiérarchie des messages. Depuis lors, ils font passer les communications de leurs amis et de leurs connaissances avant les messages des organisations ou des médias.

En tout cas, nous ne pouvons plus être naïfs. Et de croire innocemment tout ce qui arrive sur nos écrans via les réseaux sociaux. À cet égard, la dynamique du coronavirus est également un filigrane. Dorénavant, face à la quantité écrasante de fausses nouvelles, chaque citoyen doit connaître les différentes plateformes de vérification qui sont à notre disposition gratuitement : par exemple : Maldita.es et Newtral.es, en Espagne ; FactCheck.org, NewsGuard et PolitiFact.com, aux États-Unis ; ou l'alliance #CoronavirusFacts, promue par le Réseau international de vérification des faits (IFCN) de l'Institut Poynter [93], qui regroupe plus d'une centaine de plateformes de vérification dans soixante-dix pays et quarante langues [94] ; ou encore LatamChequea qui regroupe une vingtaine de médias de quinze pays d'Amérique latine

En outre, il existe de nombreux outils gratuits sur Internet pour vérifier la véracité de toute photographie publiée sur les réseaux sociaux : par exemple, TinEye, Google Reverse Image Search, FotoForensics qui permettent des vérifications importantes comme la connaissance de la source originale de l'image, si elle a été publiée auparavant, quels autres médias l'ont déjà diffusée, si elle a été manipulée et si l'original a été retouché.

Pour détecter les fausses vidéos qui sont si nombreuses, nous pouvons utiliser InVid, disponible pour les navigateurs Google Chrome et Mozilla Firefox, qui nous permet de déchiffrer les vidéos manipulées [95]. Sur le site Reverso - un projet de collaboration entre Cheque [96], AFP Factual [97], First Draft [98] et Pop-Up Newsroom [99] - nous pouvons également détecter les fausses vidéos virales sur le web [100]. Il n'y a plus d'excuse pour se laisser bernier. Au moins, cette pandémie nous aura bien servi.

VERS UN CAPITALISME NUMÉRIQUE ?

Autre conséquence communicationnelle : avec plus de la moitié de l'humanité enfermée chez elle pendant des semaines, l'apothéose numérique a atteint son zénith inégalé. Jamais la galaxie Internet et ses multiples offres à l'écran (communicatives, distrayantes, commerciales) n'ont été plus opportunes et plus envahissantes. Dans ce contexte, les réseaux sociaux, les services de messagerie mobile et de micro-blogging - Twitter, Mastodon [101], Facebook, WhatsApp, Messenger, Instagram [102], Youtube, LinkedIn, Reddit, Snapchat, Amino, Signal, Telegram, Wechat, WT:Social [103], etc. - se sont définitivement imposés comme le moyen dominant d'information (et de désinformation). Ils sont également devenus des sources virales de distraction puisque, malgré l'horreur de la crise sanitaire, l'humour et le rire, comme il arrive souvent dans ces cas, sont les protagonistes absolus des réseaux sociaux, un lien privilégié avec le monde extérieur et avec la famille et les amis.

Nous passons plus d'heures que jamais devant les écrans de nos appareils numériques : téléphones portables, ordinateurs, tablettes ou télévisions intelligentes...[104] Nous consommons de tout : informations, séries, films, mêmes, chansons, photos, télétravail, consultations et procédures administratives, cours en ligne, appels vidéo, vidéoconférences, chat, jeux de console, messages... Le temps passé quotidiennement sur Internet a explosé[105]. En Espagne, par exemple, depuis le 14 mars dernier, date à laquelle l'état d'alarme et d'isolement social a été déclaré, le trafic Internet a augmenté de 80% [106]. Cette forte augmentation est notamment due à la consommation exceptionnelle de la vidéo en continu, non seulement des services de vidéo à la demande, mais surtout au phénomène de communication le plus caractéristique de cette époque : les appels vidéo via Skype, WhatsApp, Webex, Houseparty [107] et Zoom.

Peu connue jusqu'à présent, l'application d'appel vidéo Zoom a connu, ces deux derniers mois, une croissance jamais connue dans l'histoire d'Internet... Depuis le début de la pandémie, c'est l'application la plus téléchargée pour l'iPhone. En mars dernier, son trafic quotidien a augmenté de 535%... Il a été adopté par les leaders mondiaux pour leurs vidéoconférences ; par les entreprises pour organiser le télétravail ; par les universités pour offrir des cours en ligne ; par les musiciens et les chanteurs pour créer, en groupe, leurs coronaclips ; par les amis et les familles pour rester virtuellement ensemble pendant l'enfermement...

Les chiffres sont accablants. Zoom est passé de 10 millions d'utilisateurs actifs fin 2019 à plus de 200 millions fin mars... Pour avoir une idée de ce que cela signifie, rappelons qu'il a fallu plus de trois ans à Instagram pour obtenir ce nombre d'adeptes. Avant la propagation du coronavirus, les actions de Zoom coûtaient 70 dollars. Le 23 mars, il valait 160 dollars, soit une capitalisation totale de plus de 44 milliards de dollars. Le virus est mondial mais ses effets ne sont pas exactement les mêmes pour tout le monde... En particulier pour le principal actionnaire de Zoom, Eric Yuan, qui figure désormais sur la liste des "personnes les plus riches du monde" avec une fortune estimée à 5,5 milliards de dollars... [108]

Un autre "gagnant" de cette crise est l'application TikTok, très populaire auprès des adolescents, qui enregistre également une augmentation phénoménale du nombre d'utilisateurs. Créée par la société technologique chinoise ByteDance, TikTok est une application de média social similaire à Likee ou MadLipz, qui permet d'enregistrer, de monter et de partager de courtes vidéos - de 15 à 60 secondes - en boucle (c'est-à-dire répétées en boucle comme des GIF [109]) avec la possibilité d'ajouter des fonds musicaux, des effets sonores et des filtres ou des effets visuels.

La quarantaine mondiale menace, sur toute la planète, la survie économique d'innombrables entreprises de divertissement, de culture et de loisirs (théâtres, musées, librairies, cinémas, stades, salles de concert, etc.) D'autre part, les mastodontes numériques tels que Google, Amazon, Facebook ou Netflix, qui dominaient déjà le marché, connaissent un grand moment de triomphe commercial [110]. L'injection massive d'argent et, surtout, de macro-données qu'ils reçoivent leur permettra de développer de manière exponentielle leur maîtrise de l'intelligence algorithmique [111]. Pour dominer encore plus, à l'échelle mondiale, la sphère de la communication numérique. Ces gigantesques plates-formes technologiques sont les gagnants absolus, en termes économiques, de ce moment tragique de l'histoire. Cela confirme que, dans le capitalisme, après l'ère du charbon et de l'acier, l'ère des chemins de fer et de l'électricité, et l'ère

du pétrole, le temps est venu pour les données, la nouvelle matière première dominante de l'ère post-pandémique. Bienvenue dans le capitalisme numérique...

ÉCONOMIE : UN BAIN DE SANG

Sinon, le capitalisme va mal... Car la perspective d'un désastre économique sans précédent se profile à l'horizon [112]. L'économie de la planète entière n'a jamais été ralentie en période de sécheresse. Les territoires les plus touchés - pour l'instant - par le Covid-19 sont la Chine et l'Asie de l'Est, l'Europe et les États-Unis, c'est-à-dire le triangle central du développement mondial. Des millions d'entreprises, grandes et petites, sont en crise, fermées, au bord de la faillite [113]. Plusieurs centaines de millions de travailleurs ont perdu leur emploi, en tout ou en partie [114] ... Comme en de nombreuses occasions précédentes, ce sont les travailleurs et les petites entreprises les moins bien payés qui paieront le prix le plus élevé. Cinq cent millions de personnes pourraient être entraînées dans la pauvreté [115]. Cette crise économique, d'envergure mondiale, est sans précédent et sera plus profonde et plus longue que celle de 1929. Elle dépasse également en gravité la crise financière de 2008. La pandémie produit un rejet général de l'hyper-capitalisme anarchique, qui a permis des inégalités obscènes telles que le fait que 1% des riches du monde possèdent plus que les 99% restants [116]. Les excès de la mondialisation économique sont également remis en question.

Les marchés boursiers, avec leurs hauts et leurs bas, se sont effondrés [117] : " C'est un véritable bain de sang ! ", a crié le courtier d'une société de gestion de fortune [118] face aux pertes historiques de ses investisseurs. Le prix du pétrole est tombé dans un abîme inconnu [119]. Le 20 avril dernier, sur le marché des matières premières de Chicago, le baril de référence, le West Texas Intermediate (WTI), a coûté -37 \$ [120] ... Oui, moins 37 \$, c'est-à-dire que le vendeur a payé l'acheteur 37 \$ pour prendre un baril de pétrole ... Un effondrement jamais vu dans l'histoire ... Ce qui est excellent pour les pays importateurs : Chine, Japon, Allemagne, France, Corée du Sud... Mais néfaste pour les pays exportateurs très peuplés : Russie, Nigeria, Mexique, Venezuela... Autre conséquence négative : ce pétrole bon marché peut retarder la nécessaire transition écologique car il augmente automatiquement le prix des énergies alternatives (solaire, éolien, biomasse, etc.) ... L'économie mondiale entre en territoire inconnu [121]. Personne n'a une idée précise des dimensions du cataclysme. Comme l'a dit M. Kissinger : "La crise économique actuelle est d'une complexité sans précédent. La contraction déclenchée par le coronavirus, en raison de sa vitesse élevée et de son amplitude globale, est différente de tout ce que nous avons connu dans l'histoire [122] ".

L'Union européenne (UE), par exemple, a initialement proposé un plan de 25 milliards d'euros pour aider les pays membres. Ensuite, la Banque centrale européenne a parlé de 750 milliards... ! Une telle ampleur donne une idée de l'étendue de la confusion... On estime que le PIB des pays développés pourrait s'effondrer de 10%... Beaucoup plus que lors de la crise de 29... Un choc brutal. Fébriles, paniqués, les gouvernements pratiquent une sorte de "keynésianisme de guerre". Ils doivent aider les employés, les agriculteurs, les familles, les entreprises. Et ils débloquent d'urgence des sommes astronomiques pour les injecter dans les circuits financiers afin d'éviter l'implosion du système économique [123]. Pour éviter aussi, autant que possible, que le coronavirus ne finisse par causer plus de pauvreté que de mort ...

Mais le coût sera inimaginable. Avec l'aggravation pour l'État que ses recettes fiscales seront drastiquement réduites. Le déficit sera galactique. Au niveau de la zone euro, par exemple, selon l'économiste français Jacques Sapir, le déficit atteindra 1,5 trillion d'euros (ou 1,5 milliard) à la fin de cette année [124]. Cela n'a jamais été vu auparavant. Dans le cas du Royaume-Uni - qui ne fait plus partie de l'UE, ni de la zone euro - la Banque d'Angleterre résoudra le problème simplement en faisant de l'argent... Ce que ni l'Italie, ni l'Espagne, ni la France, qui sont les États qui auront le plus besoin de liquidités, ne peuvent faire. Et ils sont déjà surendettés... Dans ces trois nations, la sortie de l'Union ou de la zone euro sera fortement envisagée. Parce que l'Allemagne, l'Autriche, la Finlande et les Pays-Bas refusent depuis des semaines de leur permettre d'obtenir des crédits sans conditions (les fameux "coronabonos")... Alors que les problèmes des systèmes de santé en Italie, en Espagne et en France sont en partie la conséquence directe des politiques d'austérité et de réduction des budgets des services publics exigées par ces quatre partenaires "austères" du Nord. Il faut rappeler que l'Europe du Sud, avant d'être l'épicentre de la pandémie actuelle, a été l'épicentre des politiques d'austérité les plus sadiques [125] après la crise financière de 2008. L'un a conduit à l'autre.

L'Europe, en tant qu'union protectrice, a échoué. Le club communautaire n'a pas été en mesure de répondre conjointement et multilatéralement au drame humain et social qui balaie le Vieux Continent. Les gens - en particulier les familles et les amis des milliers et des milliers de morts - n'oublieront pas. C'est un modèle économique imprégné de sang", dit Naomi Klein, "et maintenant les gens commencent à s'en rendre compte. Parce qu'ils allument la télévision et voient des commentateurs et des politiciens leur dire qu'ils devraient peut-être sacrifier leurs grands-parents pour que le prix des actions puisse augmenter... Et les gens se demandent : quel genre de système est-ce là ? [126]»

À un moment aussi tragique et délicat - avec la première sécession de l'Union européenne (le Brexit du Royaume-Uni) qui vient d'être libérée le 31 janvier - et face à un défi sanitaire aussi crucial, le rêve européen n'a pas fonctionné. Et c'était probablement la dernière chance... Quel sort attend, après la pandémie, cette Union européenne qui ne soutient pas ses partenaires les plus fragiles, et qui est rongée de l'intérieur par les populistes et les extrémistes de droite ?

Le commerce international a été ramené à son niveau d'il y a un siècle [127]. Les prix des matières premières ont baissé. Non seulement les prix du pétrole, mais aussi ceux du cuivre, du nickel, du coton, du cacao, de l'huile de palme, etc. Pour les économies des pays exportateurs du Sud - où vivent les deux tiers des habitants de la planète - cette situation est dévastatrice. Car, outre l'effondrement des exportations, il y a aussi l'arrêt du tourisme et la réduction drastique des envois de fonds des migrants touchés par la perte générale d'emplois dans les pays riches paralysés par le fléau. En d'autres termes, les trois principales ressources des pays du Sud s'effondrent... Des millions de personnes qui, au cours des dernières décennies, avaient réussi à intégrer une "classe moyenne" planétaire naissante risquent aujourd'hui de retomber dans la pauvreté...

Mais dans ce contexte décourageant, les capitales ont également commencé à faire défection en masse des pays en développement. On estime que du 21 février 2020, date de la première mort en Italie du covid-19, jusqu'à la fin du mois de mars, quelque 59 milliards de dollars ont fui ces nations [128]. En conséquence, de nombreuses devises se sont effondrées : le peso mexicain a perdu 25% de sa valeur par rapport au dollar ; le real brésilien et le rand sud-africain ont perdu 20%. Et toutes les importations, dans ces pays, seront désormais plus chères...

Dans un contexte aussi sombre, il est fort probable que, lorsque la pandémie sera passée, plusieurs de ces États, affaiblis, ruinés, endettés, connaîtront de forts bouleversements sociaux... Il pourrait aussi y avoir des bains de sang... Il est également probable que nous assisterons, dans certaines régions, à une ruée désespérée d'émigration sauvage vers le Nord... Dont les pays seront, à ce moment précis, confrontés aux douloureuses conséquences de la pire crise de leur histoire. Il va sans dire que les nouveaux immigrants, transformés en boucs émissaires, ne seront pas bien accueillis... Ils alimenteront la xénophobie et les haines des groupes d'extrême droite qui se développent en Europe et aux États-Unis... L'histoire nous avertit que les catastrophes encouragent le chauvinisme et le racisme...

Pour éviter de tels scénarios cauchemardesques, de nombreuses voix s'élèvent pour demander l'adoption de plusieurs dispositions urgentes. Parmi elles, l'annulation de la dette des pays en développement qui, avant la crise, avaient déjà une dette extérieure très élevée. Et ils ont dû payer, à la fin de 2021, selon l'ONU, quelque 2,7 milliards de dollars d'intérêts sur leur dette [129] ... De nombreuses personnalités et institutions réclament un moratoire sur le paiement de la dette en faveur des nations les plus touchées. Le pape François lui-même a exigé que, "compte tenu des circonstances, les grands besoins du moment soient satisfaits par tous les pays, en réduisant, voire en annulant la dette qui pèse sur les budgets des plus pauvres" [130]. Dans ce contexte critique, il est également demandé aux États-Unis de lever les injustes "mesures coercitives unilatérales" contre Cuba, le Venezuela, l'Iran, le Nicaragua, la Syrie, etc.

DEGLOBALISER ?

Cette pandémie nous oblige également à remettre en question le modèle économique-commercial dominant. Depuis quarante ans, la mondialisation néolibérale a stimulé les échanges et développé des chaînes d'approvisionnement transnationales. La crise sanitaire a montré que les lignes logistiques d'approvisionnement sont trop longues et fragiles. Et que, dans une situation d'urgence comme celle-ci, les fournisseurs à distance sont incapables de répondre à l'urgence. Tout cela a montré que, dans de nombreux cas, la souveraineté des États est très relative :

en raison de l'extrémisme idéologique néo-libéral, le monde est sans doute allé trop loin dans la délocalisation de la production, dans la désindustrialisation et dans la doctrine du "stock zéro". Or, en situation de vie ou de mort, de nombreuses sociétés ont découvert, à leur grand étonnement, que pour certaines fournitures indispensables - antibiotiques, tests, masques, gants, respirateurs, etc. La "guerre des masques" a laissé une très douloureuse impression d'impuissance.

Depuis la crise financière de 2008, les groupes nationalistes et populistes de droite - dont, par exemple, les électeurs de Donald Trump, Boris Johnson, Viktor Orbán et Jair Baggins - ont déjà exprimé leur rejet de la mondialisation économique. D'autre part, depuis la fin des années 1990, les militants antimondialisation, de gauche et humanistes, critiquent eux aussi avec force la mondialisation financière éco-prédatrice et appellent à un "autre monde possible".

Ces deux forces, déjà considérables, vont maintenant être rejointes par les masses de personnes mécontentes de la dépendance de leur pays face au cataclysme du Covid-19. On a le sentiment qu'avec la mondialisation, de nombreux gouvernements ont renoncé à des dimensions fondamentales de leur souveraineté, de leur indépendance et de leur sécurité.

Les pressions anti-mondialisation vont être très fortes après la pandémie. Dans de nombreuses capitales, le principe d'une économie basée sur les importations est remis en question. Divers secteurs industriels seront sans doute rapatriés, délocalisés. L'idée de la planification revient également. Le recours à une certaine dose de protectionnisme ne fait plus scandale. Le président de la République française, Emmanuel Macron, ancien banquier, a enfin admis que "notre monde va certainement se fragmenter", mais qu'il est indispensable "de reconstruire une indépendance agricole, sanitaire, industrielle et technologique française". Nous devons développer une stratégie basée sur le long terme et la possibilité de planifier. 131]

Au lieu d'unifier les peuples et d'encourager leur compréhension mutuelle, la mondialisation a favorisé l'égoïsme, la fracture et l'ultra-nationalisme. La fermeture généralisée des frontières et le repli national, au nom de la protection contre la covid-19, renforcent les tendances unilatéralistes et nationalistes alimentées depuis la Maison Blanche par Donald Trump et appuyées, pour différentes raisons, par d'autres capitales comme Londres, Budapest, Brasilia, Manille, etc.

Depuis les réformes promues par Deng-Tsiao Ping en 1979, la puissance qui a le plus bénéficié de la mondialisation économique est sans doute la Chine. Devenue "l'usine du monde", la Chine est la seule superpuissance capable de faire contrepoids aux États-Unis sur la scène mondiale. Avec l'Union européenne, le Japon et la Corée du Sud, Pékin reste l'un des plus grands défenseurs de la mondialisation. Surtout depuis son adhésion en 2001 à l'Organisation mondiale du commerce (OMC). Les autorités chinoises pensent que l'antimondialisation ne résoudra rien et que le protectionnisme est une impasse car, en fin de compte, personne ne peut exporter et tout le monde est bloqué. Ce que le président Xi-Jin Ping a exprimé en ces termes : "Vouloir diviser l'océan de l'économie mondiale en une série de petits lacs bien séparés les uns des autres est non seulement impossible mais va également à contre-courant de l'histoire. 132] "

En tout cas, l'hyperglobalisation néo-libérale semble gravement blessée, et il n'est pas déraisonnable de prévoir son affaiblissement. 133] Elle remet même en cause la continuité, sous sa forme ultra-libérale, du capitalisme lui-même[134]... Elle évoque aussi la nécessité d'une sorte de colossal plan Marshall mondial... En tout cas, cette tragédie du Covid-19 va sans doute pousser les nations vers un nouvel ordre économique mondial.

LEADERSHIP

La plupart des gouvernements ont échoué. Secoués comme jamais auparavant en temps de paix, ils n'ont pas été en mesure de relever l'énorme défi. Ils n'ont pas non plus assumé l'un de leurs principaux pouvoirs constitutionnels : la responsabilité de protéger leurs populations. Les exemples abondent de dirigeants comme Boris Johnson, le Premier ministre du Royaume-Uni, qui, au début, avant d'être infecté et hospitalisé dans une unité de soins intensifs, a minimisé la menace... Johnson a d'abord opté pour la théorie de "l'immunité collective", laissant la population britannique se faire infecter... Partant de l'idée que si 60 ou 70 % de la population était infectée, cela ferait office de pare-feu et arrêterait la propagation du virus. Jusqu'à ce qu'il comprenne que si "seulement" 3 % de la population mourait, cela signifierait, pour le Royaume-Uni, quelque deux millions de morts... D'autres dirigeants, comme Jair Bolsonaro, président du Brésil, continuent d'afficher une attitude négationniste et décrivent avec des rires la pandémie meurtrière comme "une petite fissure sans importance"... Peut-être que, lorsque le coronavirus sera vaincu, certains des responsables devront rendre des comptes devant un système judiciaire semblable au tribunal de Nuremberg...

De nombreux dirigeants se sont concentrés sur les réponses locales et nationales, gérant la pandémie de manière indépendante, sans véritable coordination internationale. Quand il est évident qu'aucun pays, aussi puissant soit-il, ne peut vaincre la pandémie par un effort exclusivement local. Les grandes puissances se sont montrées incapables de se coordonner au niveau mondial (quel désastre le Conseil de sécurité de l'ONU !) pour former un front planétaire commun et collaborer à la recherche de solutions et de solutions collectives à la crise. Aucune voix - pas même celle du secrétaire général des Nations unies, du dalaï-lama, des prix Nobel ou du pape lui-même - n'a réussi à se faire entendre au-dessus du vacarme général de peur et de colère de ce choc inouï.

S'il est vrai que c'est dans les mauvais moments que les grands leaders historiques émergent, ce moment pandémique de stress, de confusion et d'absence de contrôle a été caractérisé, au contraire, par l'absence de grands leaders à la tête des principales puissances occidentales. La crise a particulièrement mis à l'épreuve certains d'entre eux[135] . En particulier, comme nous l'avons déjà souligné, Donald Trump a mérité, en raison de sa mauvaise gestion, la distinction de "pire président américain de tous les temps" [136]. Pour lui et pour quelques autres, le nouveau coronavirus a agi comme une sorte de Principe de Pierre, les dépouillant de leurs masques, mettant à nu leur imposture [137] et leur niveau d'incompétence retentissant...

Dans ce scénario instable, d'autres dirigeants ont plutôt fait preuve de vision à long terme, d'anticipation des événements et de détermination à agir rapidement. Deux sont des femmes, et toutes deux sont progressistes : la première ministre islandaise, Katrin Jakobsdottir, féministe et écologiste du Parti vert, et la première ministre néo-zélandaise, Jacinda Ardern, chef du Parti travailliste.

L'Islande a suivi une stratégie unique au monde en offrant des tests de covidage de masse 19 gratuits à toute la population. Lorsque le premier cas de coronavirus a été détecté en février dernier, le pays effectuait déjà depuis des semaines des tests de dépistage du germe sur les touristes ou les voyageurs rentrant chez eux. Katrin Jakobsdottir et son gouvernement ont demandé aux personnes entrant en Islande de se rendre dans des centres de santé pour se faire tester même si elles ne présentaient aucun symptôme. Cette approche proactive consistant à essayer d'identifier le SRAS-CoV-2, avant même qu'il n'apparaisse, a été décisive [138].

En Nouvelle-Zélande, Jacinta Ardern a également pris très tôt des décisions plus agressives que dans d'autres pays développés, comme l'enfermement de toute sa population pendant un mois, et la fermeture complète des frontières de l'archipel. Son objectif était de chercher à "éliminer" la maladie, plutôt que de chercher à "l'atténuer" comme cela se faisait dans de nombreux autres pays. L'idée était de détruire la courbe, pas seulement de l'aplatir [139].

De nombreux experts considèrent que l'Islande et la Nouvelle-Zélande, ainsi que la Corée du Sud, sont les nations qui ont le mieux fait face à la pandémie. Mais il faut ajouter le cas du Venezuela. Bien que les médias internationaux dominants refusent de l'admettre, le président Nicolas Maduro a été, en Amérique du Sud, le leader qui a le plus rapidement compris comment agir de manière drastique contre l'agent pathogène [140]. Grâce à la batterie de mesures (confinement, fermeture des frontières, fouilles volontaires de maison en maison, hospitalisation de toutes les personnes positives) décidées par son gouvernement - et malgré le blocus économique, financier et commercial illégal imposé par les États-Unis, et les menaces militaires[141] -, le Venezuela a pu éviter les erreurs commises en Italie, en Espagne ou aux États-Unis et sauver des centaines de vies[142]. La "méthode du Venezuela" s'est avérée être l'une des plus efficaces au monde. L'OMS a reconnu que le nombre de personnes infectées au Venezuela est plus faible en Amérique latine qu'au Brésil, au Chili, en Équateur, au Pérou, au Mexique, au Panama, en République dominicaine, en Colombie, en Argentine, au Costa Rica, en Uruguay, au Honduras et en Bolivie.

En ce qui concerne le leadership, une controverse s'est fait jour quant au type de leadership le mieux à même de faire face à la pandémie, à savoir des gouvernements démocratiques ou des gouvernements "autoritaires" [143]. C'est un faux débat. Au beau milieu de la bataille contre le virus, avec des masses de malades qui prennent d'assaut les hôpitaux, et des systèmes funéraires qui s'effondrent à cause d'une surmortalité, tous les dirigeants, aussi maladroits qu'ils aient pu être en anticipant l'attaque virale, ont été sur les écrans des médias pour diriger quotidiennement l'offensive contre l'ennemi mortel. En tant que capitaine de l'état-major général dans la bataille finale. Il n'y a jamais eu de "moment démocratique". Mais un temps pour la fermeté et la détermination. On peut en déduire que l'ère post-pandémique verra nécessairement le triomphe de l'autoritarisme dans le monde. Ce n'est pas certain. De nombreux dirigeants autoritaires ont été lents et maladroits face au coronavirus, déçus, ont déguisé des informations ou ont menti : par exemple, Donald Trump aux États-Unis, Viktor Orbán en Hongrie, Jair Bolsonaro au Brésil, Rodrigo Duterte aux Philippines, Narendra Modi en Inde, Jeanine Áñez en Bolivie, etc.

En tout cas, à l'échelle planétaire, le nouveau pathogène n'a pas pu être immédiatement contenu et cloîtré dans la zone où il est apparu. Et ces premiers jours d'indécision et de confusion ont été décisifs. Le germe a ainsi pu s'échapper de sa zone de naissance et, avec une rapidité inhabituelle, conquérir le monde. Même les adeptes les plus convaincus des théories de la collapsologie n'imaginaient pas que l'humanité entière serait frappée avec une telle force en si peu de temps. Quatre mois seulement se sont écoulés depuis le moment (décembre 2019) où les premiers cas de cette nouvelle pneumonie infectieuse ont été identifiés à Wuhan. Et en si peu de temps, le fléau a provoqué une véritable crise systémique et une remise en cause du sens même de la civilisation humaine.

Le cauchemar que nous vivons a déjà changé nos sociétés. Des perturbations de toutes sortes - incroyables il y a encore quelques semaines - se produisent dans de nombreux aspects de la vie sociale, dans les relations interpersonnelles, dans la politique, l'économie, les systèmes de santé, le rôle de l'État, les technologies, les communications, les relations internationales... Des dizaines d'États - même au sein de l'Union européenne - ont fermé sine die leurs frontières ou les ont militarisées. De nombreux pays et des centaines de villes ont introduit des couvre-feux pour la première fois en temps de paix. Des millions de personnes ont renoncé à leur liberté de mouvement. La vie démocratique a été complètement bouleversée. Des dizaines de processus électoraux ont été reportés ou suspendus. Les forces armées les plus puissantes ne peuvent pas échapper à la contagion. Ils retirent les combattants [144], retirent les navires et avouent être inopérants dans cette étrange guerre contre un ennemi invisible [145]. Les principales compagnies aériennes ont fermé leurs vols, laissant des centaines de milliers de voyageurs bloqués aux quatre coins de la planète [146]. Les grandes compétitions sportives - dont les Jeux olympiques, la Ligue des champions de l'UEFA, le Tour de France - ont été suspendues et reportées. La moitié de l'humanité porte aujourd'hui un masque de protection, tandis que l'autre moitié veut en porter un aussi... mais n'arrive pas à en trouver un.

À quoi ressemblera la planète quand la pandémie sera terminée ? Le monde va avoir besoin de voix autorisées, avec du charisme et une force symbolique, pour montrer la bonne voie collective pour commencer une nouvelle étape, comme cela a été le cas après la Seconde Guerre mondiale. L'ONU devra se réformer et donner accès, en tant que membres permanents du Conseil de sécurité, à de nouvelles nations comme l'Inde, le Nigeria, l'Égypte, le Brésil et le Mexique, plus représentatives de la réalité du monde contemporain.

L'échec de la direction des États-Unis ouvre un dangereux vide de pouvoir. Le jeu des trônes est dangereusement relancé. L'Union européenne, comme nous l'avons vu, s'en est également mal sortie en raison de son manque de cohésion décevant pendant la pandémie. La Chine et la Russie, en revanche, ont consolidé leur rôle international en apportant leur aide à de nombreux pays accablés par l'effondrement de leurs systèmes de santé, et ont même aidé les États-Unis ! Nous avons vu des images inhabituelles : des avions militaires russes atterrissant en Italie, offrant des médecins et distribuant du matériel sanitaire. La Chine a fait don à une centaine de pays de millions de kits de détection,

de masques, de ventilateurs pulmonaires, de combinaisons de protection et de toute sorte de logistique sanitaire. "Nous sommes les vagues d'une même mer, les feuilles d'un même arbre, les fleurs d'un même jardin", disent magnifiquement les conteneurs que la Chine a offerts à une grande partie du monde. L'influence internationale de Pékin s'est accrue.

FUTURS

Tous les pays de la planète continuent à faire face - en même temps et pour la première fois - à l'assaut d'une sorte d'extraterrestre... La pandémie va durer. Et il est possible que le virus, après avoir muté, revienne. Peut-être l'hiver prochain... Vu l'énormité de ce qui se passe, des changements s'annoncent. Bien que personne ne sache quels seront les scénarios possibles. Les incertitudes sont nombreuses. Mais il est clair que nous sommes peut-être en train de vivre une période de grands changements.

Les choses ne peuvent pas continuer comme elles étaient. Une grande partie de l'humanité ne peut continuer à vivre dans un monde aussi injuste, aussi inégal et aussi écocentrique. Comme le dit l'un des mêmes les plus largement diffusés pendant la quarantaine : « Nous ne voulons pas revenir à la normale, car le problème est la normalité ».

"Cette expérience traumatisante doit être utilisée pour reformuler le contrat social et évoluer vers des niveaux plus élevés de solidarité communautaire et une plus grande intégration sociale. Partout dans le monde, de nombreuses voix s'élèvent aujourd'hui pour réclamer des institutions économiques et politiques plus redistributives et plus féministes, ainsi qu'une plus grande attention pour les personnes socialement marginalisées, les minorités victimes de discrimination, les pauvres et les personnes âgées. Toute réponse post-pandémique devrait être basée, comme le suggère Edgar Morin, sur "les principes d'une économie véritablement régénératrice, basée sur les soins et la réparation". Il y a un désir d'évoluer vers une certaine forme de socialisme. Il est urgent, au niveau mondial, de créer un revenu de base qui offre une protection à tous les citoyens en temps de crise... et en temps ordinaire.

Les systèmes de santé devraient être publics et universels. La gestion des hôpitaux comme des entreprises a conduit à traiter les patients comme des marchandises. Le résultat : une catastrophe à la fois humaine et sanitaire. En tout cas, il y a unanimité pour demander que le vaccin contre le covid-19, lorsqu'il sera découvert, soit considéré comme un "bien public mondial", et soit gratuit et accessible à toute l'humanité. Le nouveau coronavirus nous a montré qu'en fin de compte, les médecins, les infirmières et les travailleurs de la santé ont infiniment plus de valeur que les courtiers ou les spéculateurs financiers.

Il serait sage d'anticiper également la prochaine crise climatique, qui pourrait bientôt nous surprendre tout comme le SRAS-CoV-2... Arrêtez le consumérisme furieux et mettez fin à l'idée de croissance infinie. Notre planète ne peut pas en supporter davantage. Elle est en train de mourir. Elle meurt dans nos bras... Il est impératif d'accélérer la transition vers une énergie propre et de se dépêcher de mettre en œuvre ce que les environnementalistes réclament depuis longtemps, un "Green New Deal", un accord vert ambitieux qui constitue la nouvelle alternative économique mondiale au capitalisme prédateur.

Mais nous devons immédiatement éviter, comme le prévient Naomi Klein, que sous les effets du "capitalisme de choc", les défenseurs du système - gouvernements ultralibéraux, fonds spéculatifs, sociétés transnationales, mastodontes numériques - consolident leur domination et manipulent la crise pour créer davantage d'inégalités, Plus d'exploitation et plus d'injustices... Nous devons empêcher que la pandémie ne soit utilisée pour établir une grande régression mondiale qui réduirait les espaces de démocratie, détruirait davantage notre écosystème, diminuerait les droits de l'homme, néocoloniserait le Sud, banaliserait le racisme, expulserait les migrants et normaliserait la cybervigilance de masse.

Pour l'instant, des sociétés entières sont encore confinées dans leurs foyers. Que se passera-t-il lorsque les confinements seront levés ? Que rumineront les gens pendant leur "isolement social" sans précédent ? Combien de reproches ont-ils accumulés à l'encontre de certains dirigeants ? Il n'est pas improbable que nous assistions, ici ou là, à une sorte de ruée révoltante de citoyens indignés - très indignés - contre divers centres de pouvoir accusés de mauvaise gestion de la pandémie...

Certains dirigeants sentent déjà monter la fureur populaire... Et après avoir adopté et défendu le modèle néolibéral pendant de nombreuses années, ils prennent conscience des bêtises du néolibéralisme [147], tant politiques que sociales et économiques, scientifiques et administratives... Ces hommes politiques promettent maintenant à leurs citoyens qu'une fois la pandémie vaincue, tout sera modifié pour construire une sorte de "société juste". Ils proposent un nouveau modèle qui est certainement plus juste, plus écologique, plus féministe, plus démocratique, plus social, moins inégalitaire... Certes, face à la situation, ils y réfléchissent sincèrement.

Il est très peu probable que, une fois le fléau surmonté, ils maintiennent de telles intentions. Ce serait une véritable révolution... Et un virus, aussi dérangeant soit-il, ne remplace pas une révolution... Nous ne pouvons pas être innocents. Les luttes sociales resteront indispensables. Comme le dit l'historien britannique Neal Ascherson : "Après la pandémie, le nouveau monde n'émergera pas par magie. Nous devons nous battre pour cela. 148] "Parce qu'après le choc, les

puissances dominantes, même si elles ont hésité, s'efforceront de reprendre le contrôle. Avec une violence encore plus grande. Ils essaieront de nous ramener à la "normalité" d'antan. Pensez à ce qui s'est passé avec la pandémie de "grippe du Kansas" (mal nommée "grippe espagnole") qui s'est répandue sur la planète entre janvier 1918 et décembre 1920. Qui s'en est souvenu avant la peste actuelle, à part quelques historiens ? Nous l'avions tous oublié... Même s'il a infecté environ un demi-milliard de personnes - un tiers de l'humanité à l'époque - et tué plus de cinquante millions de malades...

Et que s'est-il passé après cela ? L'Europe et les États-Unis ont-ils construit une "société juste" ? La réponse est : non. Les promesses ont disparu. La plupart des survivants de la grippe mortelle ont vite oublié. Une couverture d'amnésie couvrait le souvenir. Les gens préféraient se jeter dans la vie avec un appétit débridé dans ce qu'on appelait les "années vingt heureuses". C'était l'époque du jazz, du tango, du charleston, du triomphe d'Hollywood et de la culture de masse. Une euphorie artificielle et aliénante qui finira par s'effondrer, dix ans plus tard, contre le krach boursier de 1929 et la Grande Dépression...

À ce moment précis, en Italie, une nouvelle doctrine arrivait au pouvoir. Elle était destinée à connaître un grand succès. Son nom : le fascisme... L'histoire se répétera-t-elle ?

IGNACIO RAMONET (La Havane, Cuba, 22 avril 2020).

Remerciements Mes remerciements les plus effusifs à mes amis - Bernard Cassen, Lydia Castro, Camilo Pérez Casal, Miguel Mejía, Ferran Montesa, Marisa Ros et Sandra Sarmiento - qui ont eu la gentillesse de relire mon texte - en si peu de temps et au milieu des turbulences de cette quarantaine mondiale, de le corriger, de le modifier et de faire toute une série de suggestions originales qui m'ont permis d'enrichir le manuscrit et, à mon avis, de l'améliorer considérablement. Je vous remercie.

Traduit avec www.DeepL.com/Translator (version gratuite)